

Madrépores ou l'architecte imaginaire ?

*Confidences posthumes entre
Jean Tardieu et Louis-Etienne Boullée
quant à la poésie de l'architecture*

Guillaume BLAND
EPFL // 2017

L'Architecture doit-elle solutionner ou questionner ?

Préface

Cet énoncé cherche, à travers la conversation fortuite entre Etienne-Louis Boullée - architecte et théoricien de la fin du XVIIIème siècle - et Jean Tardieu - écrivain du XXème siècle, à questionner l'essence poétique qui nourrit l'architecture.

Une introduction précisera d'abord les consonnances de ces deux personnages qui se présentent tous deux, dans une certaine mesure, poètes et architectes.

Une première partie se concentre ensuite sur une conception similaire de l'Espace : ce dernier est vécu dans l'esprit et la chair comme la projection changeante des mouvements de l'esprit.

Une seconde portera ensuite sur la cause commune des deux protagonistes qui tentent d'atteindre, par le biais du langage, l'essence originelle et tangible du réel qui leur échappe.

Enfin, une troisième viendra questionner la figure architecturale qui semble faire écho à leur vision romantique et labile de l'espace construit : la ruine.

Pour finir, une conclusion viendra ouvrir sur les perspectives de projet qu'a nourries cet énoncé.

[Structure]

Chaque partie principale se voit organisée de la même façon : après une introduction à la thématique choisie, un dialogue est proposé entre les différents propos des deux auteurs [tirés de l'Essai sur l'Art de Boullée et de l'oeuvre de Tardieu] pour éprouver leur connivence, puis un corpus d'extraits choisis de Jean Tardieu vient illustrer et refléter avec plus de profondeur et d'autonomie les problématiques abordées.

Entendez-vous les spectateurs s'écrier dans leur admiration ? Quelle image sublime nous est offerte dans ce temple consacré à la piété ! Quelle touchante simplicité règne dans cette maison de charité ! De quel éclat brillent ces monuments élevés à la gloire de la nation ! Quelle noblesse imposante caractérise le temple de Thémis ! Combien ces retraites agréables nous font goûter les douceurs de la vie ! Ah ! dans quelles réflexions profondes sommes-nous jetés par l'aspect de ses monuments funéraires !

Etienne-Louis Boullée
Architecture. Essai sur l'art

Et voici le phénomène ! N'est-ce pas qu'il est beau ?... Oui, je lis sur votre visage qu'il produit une forte impression sur vous... D'ailleurs, c'est toujours ainsi. C'est toujours ainsi que les acheteurs réagissent lorsqu'ils se trouvent brusquement en présence du Meuble. L'émotion leur coupe la parole – comme à vous-même en ce moment. Mais remettez-vous, je vous prie ! Ah, monsieur, quelle fierté ! Quelle fierté pour moi qui en suis l'inventeur ! Oui, quelle fierté de voir que ce meuble, sorti de mon cerveau et de mes mains, provoque à ce point l'enthousiasme !... Merci, monsieur, merci à vous aussi pour toutes les marques d'admiration que vous me donnez !

Jean Tardieu
Théâtre de chambre

TABLE DES MATIERES

<i>Préface</i>	5
Table des abbréviations	12
INTRODUCTION	16
I.HABITER. Ou la dialectique des regards	24
II.PEINDRE. Ou l'heuristique de l'être	76
III.RUINE. Ou allégorie de l'architecture-poésie	116
CONCLUSION	132
Table des Titres (Annexes)	146
Bibliographie	148

TABLE DES ABBREVIATIONS

BOULLEE Etienne-Louis

AEA **Architecture. Essai sur l'art**, Ed. Hermann, Paris, 1968 [1768-1793]

TARDIEU Jean

AC **Accents**,
Coll. Blanche, Ed. Gallimard, Paris, 1939

CC **Comme ceci, comme cela**,
Ed. Gallimard, Paris, 1979

DC **Da Capo**,
Coll. Blanche, Ed. Gallimard, Paris, 1995

DE **Les dieux étouffés**,
Ed. Pierre Seghers, Paris, 1946

DI **Le démon de l'irréalité**,
Ed. Ides et Calendes, Neuchâtel et Paris, 1946

EF **L'Espace et la flûte**,
Ed. Gallimard, Paris, 1958

FC **Le Fleuve caché**,
Coll. Pléiade, Ed. Gallimard, Paris, 1933

FI **Figures**,
Ed. Gallimard, Paris, 1944

FO **Formeries**,
Coll. Blanche, Ed. Gallimard, Paris, 1976

HO **Histoires obscures**,
Ed. Gallimard, Paris, 1961

HOL **Hollande**,
Ed. Maeght, Paris, 1962

IZIS **IZIS**, Paris des rêves, La Guilde du Livre et Editions Clairefontaine, Lausanne, 1950

JP **Jours pétrifiés**,
Ed. Gallimard, Paris, 1948

MA **Un mot pour un autre**,
Ed. Gallimard, Paris, 1951

MAD **Madrépore ou l'architecte imaginaire**, dans Farouche à quatre feuilles, Ed. Grasset, Paris, 1954

MAR **Margeris**,
Coll. Blanche, Ed. Gallimard, Paris, 1986

ME **Le Miroir ébloui**,
Coll. Blanche, Ed. Gallimard, Paris, 1993

MI **Un monde ignoré**,
Ed. Skira, Genève, 1974

MJ **On vient chercher Monsieur Jean**,
Coll. "Le Chemin", Ed. Gallimard, Paris, 1990

MM **Monsieur Monsieur**,
Ed. Gallimard, Paris, 1951

OE **Oeuvres**,
DEBREUILLE (Dir.), Coll. Quarto, Ed. Gallimard, Paris, 2003

OJ **Obscurité du jour**,
Coll. "sentiers de la création", Ed. Skira, Genève, 1974

PA **De la peinture que l'on dit abstraite**,
Coll. "Dessins", Ed. Mermod, Lausanne, 1960

PE **Pages d'écriture**,
Ed. Gallimard, Paris, 1967

PF **Le Professeur Froeppel**,
Coll. Blanche, Ed. Gallimard, Paris, 1978

PJ **Poèmes à jouer**,
Coll. Blanche, Ed. Gallimard, Paris, 1960

PO **La Part de l'ombre**,
Coll. Poésie, Ed. Gallimard, Paris, 1972

PP **La première personne du singulier**,
Ed. Gallimard, Paris, 1952

PV **Poèmes à voir**,
Ed. Robert et Lydie Dutrou, Paris, 1986

PT **Les portes de toile**,
Ed. Gallimard, Paris, 1969

SP **Une soirée en Provence. Ou le mot et le cri**,
Ed. Gallimard, Paris, 1975

TC **Théâtre de chambre**,
Coll. Blanche, Ed. Gallimard, Paris, 1955

TI **Le Témoins invisible**, Coll. "Métamorphoses" n°15,
Ed. Gallimard, Paris, Janvier 1943

TT **Les Tours de Trébizonde**,
Ed. Gallimard, Paris, 1983

VP **Vérité de la poésie**,
dans La jeune poésie II, 1944

VX **Une voix sans personne**,
Ed. Gallimard, Paris, 1954

3 **Trois visions de l'homme à travers l'expérience poétique**,
Diffusion radio en 1954
Publié dans Pages d'écriture en 1967 [cf PE]

INTRODUCTION

Architectes & Poètes

Etienne-Louis Boullée et Jean Tardieu, avec des siècles et une profession d'écart, semblent se revendiquer tous deux à la fois architecte et poète. Ces quelques lignes tentent d'expliquer ce rapprochement d'apparence si incongru...

BOULEE, ARCHITECTE-POETE ?

C'est à vous qui cultivez les arts que je consacre ces fruits de mes veilles; à vous, qui, avec des connaissances étendues, êtes persuadés, sans doute avec raison, qu'on ne doit pas présumer qu'il ne nous reste plus qu'à imiter les anciens ! Jugez vous-mêmes si j'ai entrevu ce qu'avant moi personne, que je sache, n'a essayé de voir.
Amis éclairés des arts !

*Si de vous agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.*

LA FONTAINE.

AEA 49

Interpellant ses contemporains, Etienne-Louis Boullée ne laisse aucun doute quant au caractère révolutionnaire de son propos. Empruntant ses vers à Jean de La Fontaine s'adressant au Dauphin¹, il annonce son ambition exploratrice et sa volonté de s'émanciper d'un rapport passéiste aux anciens. La Fontaine déjà, juste avant ces vers, pastichait Virgile chantant Enée condamné à "endurer bien des maux à la guerre, avant de fonder sa ville"². Boullée se propose la même bataille pour imposer sa vision à la ville de son temps. Ainsi, il récuse la distinction alors de rigueur entre les arts dits manuels – l'architecture et l'éloquence – et les arts imitatifs. En effet, les théoriciens d'alors s'échinent à faire reconnaître leur art comme l'égal des arts libéraux afin d'inclure l'architecture dans les beaux-arts. L'art et la poésie³ étant pour Boullée et ses contemporains l'imitation de la nature⁴, l'application de l'*Ut Pictura Poiesis* d'Horace est un argument crucial dans la légitimation de cet art, permettant de lui octroyer cette "dignité intellectuelle qui ennoblit l'art et le distingue d'une pure opération mécanique et manuelle"⁵. Il établit donc la parenté de la peinture et de l'architecture au sein du giron de la Poésie :

Il est des sujets en poésie, en peinture comme en architecture,

plus ou moins favorables [...]

AEA 118

Malgré un sentiment de revanche sur les arts imitatifs palpable tout au long de ses pages, allant jusqu'à considérer l'Architecture comme la Minerve des beaux-arts⁶, cette union se veut être aux yeux de Boullée un gage d'avenir commun :

L'éclat des beaux-arts naît de leur union [...]

AEA 148

Ainsi, dès le titre de son livre, l'auteur affirme clairement le fond de sa pensée sur une discipline qui participe pleinement d'une démarche artistique :

Architecture, essai sur l'Art.

Du propre aveux de Pérouse de Montclos dans sa préface à l'ouvrage, les oeuvres de Boullée, "riches de sous-entendus littéraires et d'intentions picturales, peuvent passer pour tout autre chose que des projets d'architecture"⁷. Et pourtant l'auteur revendique à voix haute cette association essentielle de l'Architecture et de la Poésie, s'offusquant du mépris dont elle faisait jusqu'alors l'objet :

Combien peu, en effet, s'est-on appliqué jusqu'à nos jours à la poésie de l'architecture [...].

AEA 47

Aussi dévoile-t-il l'ampleur des perspectives de la discipline:

Et maintenant, lecteur, je vous le demande, ne suis-je pas, en quelque sorte, fondé à avancer que l'architecture est encore dans son enfance, puisque l'on n'a pas des notions certaines sur les principes de cet art ?

AEA 51

Et Boullée d'étayer sa propre définition de cet art, allant, comme d'autres avant lui, jusqu'à proposer sa version de l'origine de l'Architecture :

Qu'est-ce que l'architecture ? La définirai-je avec Vitruve l'art de bâtir ? Non. Il y a dans cette définition une erreur grossière. Vitruve prend l'effet pour cause.
Il faut concevoir pour effectuer. Nos premiers pères n'ont

bâtit leurs cabanes qu'après en avoir conçu l'image. C'est cette production de l'esprit, c'est cette création qui constitue l'architecture [...]

AEA 49

Ce serait donc dans ce mouvement de l'esprit que résiderait l'essence de l'architecture et donc la tâche des architectes. Il détaille en effet dans son article sur le Palais National :

J'ai fait un devoir aux architectes d'introduire la poésie de l'architecture dans leurs productions [...]. Je leurs recommande de faire en sorte qu'ils nous présentent en quelque façon des poèmes, etc., etc.

AEA 114-115

Brisant la barrière entre architecture bâtie et écrite, il réitère sa profession de foi :

Oui, je le crois, nos édifices, surtout les édifices publics, devraient être, en quelque façon, des poèmes.

AEA 47

TARDIEU, POETE-ARCHITECTE ?

Deux siècles plus tard, Jean Tardieu offre à voir le problème avec une perspective inversée. Poète aguerri, il nous renvoie l'écho de Boullée en se disant architecte en titrant à son tour :

*Madrépore, ou l'architecte imaginaire*⁸

On y retrouve cette connivence de l'architecture et de la poésie. Si le sens de la poésie au temps de Boullée embrassait une sphère plus large que celui qu'on lui prête aujourd'hui⁹, on peut tout de même lire en ce rapprochement les mêmes thématiques : le mimétisme de la Nature – via la figure du madrépore –, l'importance de la conception/imagination comme mouvement de l'esprit constitutif de ces exercices, ainsi qu'en toile de fond cette complicité de l'architecture et de la littérature. Pour Philippe Hamon, on peut d'ailleurs situer "au niveau des grandes questions qui seraient communes à la littérature et à l'architecture : [la] question du sens et de sa production [...]"¹⁰. Ainsi le madrépore incarnerait-il l'allégorie vivante de la quête de sens et de formes commune aux architectes et

aux poètes. Cette quête que Boullée décrit comme une "passion impérieuse"¹¹, qui s'impose à lui comme au madrépore qui, dans les fonds marins, bâtit pour exister.

Et Jean Tardieu de poursuivre :

Que de travaux ! Que de voyages ! Sans cesse je bâtis, je bâtis, je bâtis et je creuse mes sapes d'une tanière à l'autre.

MAD [OE 557]

Il évoque là encore la force créatrice de la poésie qui s'impose à l'architecte et à l'écrivain comme au madrépore pour tenter de percer la surface du monde. D'abord comme habitants, observateurs de l'Espace et lecteurs de ses formes, puis comme bâtisseurs, peintres et chercheurs tentant d'éprouver ses courbes pour mieux les nommer.

Notes

¹ LA FONTAINE, Fables, Livre I, Fable 0, A Monsieur le Dauphin "Je chante les héros", 1668

² VIRGILE; *Enéide*, Livre I, Introduction (1, 1-11) vers 70 avant J.-C. – vers 19 avant J.-C.

"multa quoque et bello passus, dum conderet urbem"

³ DIDEROT et D'ALEMBERT (dir.), *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Briasson, David, Le Breton Durand, Paris, 1751-1772

⁴ AEA 50

⁵ WATELET et LEVESQUE, *Dictionnaire des arts, de peinture, sculpture et gravure*, t.3, Prault, Paris, 1792, p.87

⁶ AEA 148

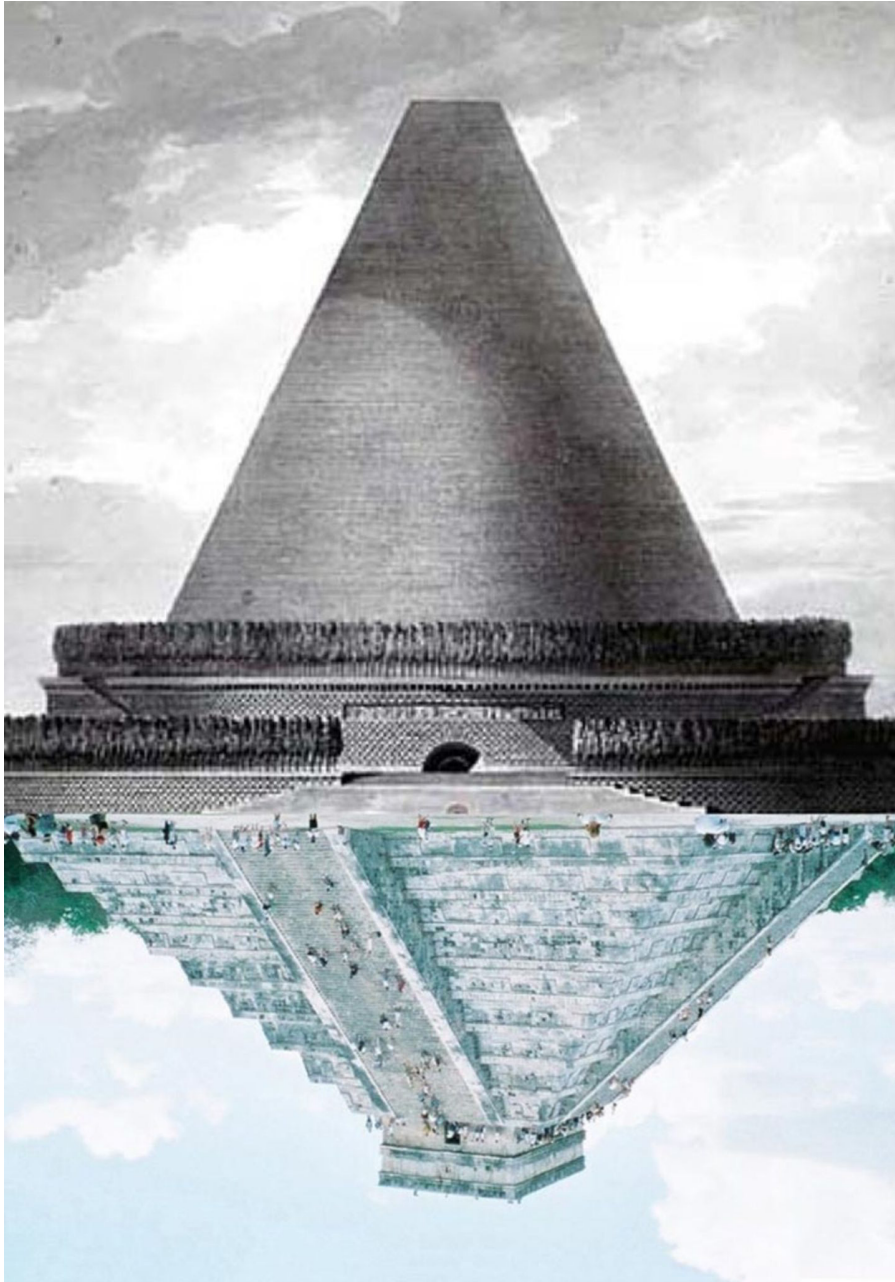
⁷ AEA 9

⁸ TARDIEU Jean, *Madrépore ou l'architecte imaginaire*, dans Farouche à Quatre Feuilles, Grasset, Paris, 1954

⁹ Avant la spécialisation du terme de "littérature" qui finira par s'imposer à la fin du XVIIIème, on parle plutôt de "poésie" pour désigner l'aspect esthétique des oeuvres écrites. Voir le traité de l'abbé Du Bos, *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 1719.

¹⁰ HAMON Philippe, *La hiérarchie : Littérature et architecture, tout, parties, dominante* » dans Philippe Boudon (dir.), *De l'architecture à l'épistémologie. La question de l'échelle*, Paris, PUF, 1991, p. 152.

¹¹ AEA 47



OMA_Torre Bicentenario_Mexico_2007

I

HABITER

Ou la dialectique des regards

Habiter.

"Habiter" abrite plus que la précision d'une simple condition spatiale. Littéralement "être dans", habiter est une double conscience d'être et une conscience de l'endroit. L'essence transitive et intransitive du verbe même cache ce double-jeu d'une quête spatiale et existentielle dont tout l'objet consiste à tenter de nommer l'un et l'autre.

Pour Etienne-Louis Boullée et Jean Tardieu, cette mission à la fois empirique et sciente condamne à la lecture perpétuelle des oscillations de l'espace qui nous entoure : le drame de la dichotomie qui s'opère continuellement au sein du réel entre sensible et intelligible – propre à la condition humaine – nourrit aussi bien l'angoisse métaphysique de Jean Tardieu pour qui "tout devient poudre" que l'éblouissement de Louis-Etienne Boullée quant à cette nature changeante et indicible.

O nature, qu'il est bien vrai de dire que tu es le livre des livres, la science universelle !

AEA 75

Boullée, rendant hommage à Rousseau, renouvelle la profession de foi du vicaire savoyard : *"J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature"*¹. Il s'inscrit ainsi dans lignée de ses contemporains célébrant l'originelle Nature. On peut aussi y deviner le travail qui est donc le sien en premier lieu : lire cette nature, déchiffrer cet espace qui l'entoure.

Portons nos regards sur un objet ! Le premier sentiment que nous éprouvons alors vient évidemment de la manière dont l'objet nous affecte. Et j'appelle caractère l'effet qui résulte de cet objet et cause en nous une impression quelconque.

AEA 73

Embrassant son rôle, Boullée, fidèle au déterminisme du milieu de rigueur au XVIII^{ème} siècle, tente de saisir les règles et contours de ce qui l'affecte. Mais cette ambition démesurée est aussitôt nuancée :

Quel bonheur pur ce spectacle répand au fond de nos coeurs ! Quel ravissement il cause en nous ! Non, il n'est pas possible de l'exprimer.

AEA 74

Il fait face à l'impossibilité de nommer et discerner ce qu'il ressent et avoue son impuissance à demi-mot. Mais à l'intensité indicible s'ajoute le côté innombrable des choses :

Qui de nous n'a pas été jouir, sur une montagne, du plaisir de découvrir tout ce que notre vue peut embrasser ? Là, qu'apercevons-nous ? Une étendue vaste et dans laquelle est contenue une quantité d'objets que leur multiplicité rend incalculables.

AEA 85

Se ressaisissant, il s'adonne aux joies des lumières de l'été, où *"le dieu du jour semble habiter la terre"*... Mais déjà l'évidence vacille lorsqu'il déclare :

Quelle variété nous apercevons dans les images ! Combien elles sont gaies et riantes ! Bacchus et l'aimable déesse de la Folie se sont emparés de la terre.

AEA 75

Sans sombrer aux sirènes abyssales de Tardieu pour qui *"tout se confond"*, on ne peut s'empêcher voir poindre dans cette formulation ambiguë le dynamisme instable des images que nous percevons. Le préromantisme de Boullée affleure : le lyrisme lumineux d'un Bacchus en liesse côtoie la mortifère Mania, divinité multiple de la Folie... Cette dualité s'incarne chez Boullée dans les cycles des saisons, où l'été du jour laisse place à l'hiver de la nuit :

Mais les beaux jours sont éclipsés et la saison des noirs frimas commence. Quel tristes jours ! Le flambeau céleste a disparu ! L'obscurité nous environne ! L'affreux hiver vient glacer nos coeurs ! Il est amené par le temps ! La nuit le suit, elle étend ses voiles sombres sur la terre, elle y répand les ténèbres. Le cristal brillant des ondes est déjà terni par le souffle cruel des aquilons. Les aimables réduits des bois ne nous offrent plus que leurs squelettes, un crêpe funèbre couvre la nature. L'image ravissante de la vie s'est évanouie, celle de la mort lui succède ! Les objets ont perdu leur éclat et leur couleur, les formes sont affaissées, leurs contours sont anguleux et durs, et la terre dépouillée n'offre plus à nos yeux que la vaste étendue d'un sépulcre universel !

AEA 75

Ces aquilons glaciaux, faisant écho chez Tardieu à ce *"souvenir qui déforme le visage à la vitesse du vent"*³, insuffle une double dimension au lieu de ces saisons : le caractère changeant de la nature sévit au dehors, bien sûr, mais aussi au dedans... Boullée développe :

Me trouvant à la campagne, j'y côtoyais un bois au clair de la lune. Mon effigie produite par la lumière excita mon attention (assurément, ce n'était pas une nouveauté pour moi). Par une disposition d'esprit particulière, l'effet de ce simulacre me parut d'une tristesse extrême. Les arbres dessinés sur la terre par leurs ombres me firent la plus profonde impression. Ce tableau s'agrandissait par mon imagination. J'aperçus alors tout ce qu'il y a de plus sombre dans la nature. Qu'y voyais-je ? La masse des objets se détachant en noir sur une lumière d'une pâleur extrême. La nature semblait s'offrir, en deuil, à mes regards.

AEA 136

Par une "disposition d'esprit", le sol se dérobe et nous jette à la vue l'inanité de la nature qui n'est et ne se meut qu'à travers nos regards :

Tout ce qui est offert à nos sens se reporte à notre âme.

AEA 120

Si les échos de Tardieu sont tapis dans ces ombres, cette leçon de l'hiver dépasse de loin le propos de Boullée mais la porte est entrouverte. Ainsi, il évoque la responsabilité de l'imagination dans la perception des images en ces termes :

[...] ici, on doit compter sur les saillies de l'imagination. C'est par elle que les objets nous sont présentés d'une manière neuve et piquante, que les plans sont diversifiés. C'est elle qui sait employer les formes pittoresques de manière à les déguiser et à les singulariser. C'est elle qui fait contraster la lumière et les ombres de manière à en rendre les effets piquants. C'est elle qui, par un mélange adroit, introduit la bigarrure dans les couleurs.

AEA 77

La labilité de cet espace qui nous entoure apparaît donc et :

[...] à chaque pas, les objets se présentant sous de nouveaux aspects renouvellent nos plaisirs par des tableaux successivement variés. Enfin, par un heureux prestige qui est causé par l'effet de nos mouvements et que nous attribuons aux objets, il semble que ceux-ci marchent avec nous et que nous leur ayons communiqué la vie.

AEA 83

Ainsi, enfonçant une porte ouverte par Boullée, Tardieu précise : "Je vous le répète : tout ce que je vois, je le vois avec précision. Mais c'est un spectacle qui change sans cesse. Mes mots et mon spectacle intérieur se donnent la chasse mutuellement. Je ne sais qui précède l'autre. Ainsi pendant que nous parlions, cette « chose » comme vous dites, je crois bien qu'elle est devenue un « être », un être vivant..."⁴ Démasquant ce combat du sensible et de l'esprit, Boullée évoque le vertige de l'âme dépassée par le réel :

Que doit-on comprendre par inspiration ? C'est être ému avec un tel excès de sensibilité sur l'objet qui occupe notre esprit que

toutes les facultés de notre âme soient ébranlées à tel point qu'elle semble vouloir sortir de son enveloppe.

AEA 163

Ce vertige nous renvoie finalement à la seule chose que le regard accomplit de toutes parts dans les ombres et lumières de la nature : la quête de l'être.

La première de toutes les beautés est donc celle de la vie produite par un air animé ; mais d'où provient un air animé ? Des regards. Ils sont les miroirs de l'âme, par conséquent celui de la vie. Ah ! [...] Ce sont les regards qui annoncent la beauté de toutes les beautés, je veux dire celle de notre âme.

AEA 158

Cette alternance d'ombres et de lumières autour de la quête – et de l'angoisse – de l'être, que l'on peut se plaire à démasquer entre lignes de Boullée se retrouve avec bien moins de pudeur et d'ignorance sous la plume de Tardieu. Depuis la révélation dramatique de la dualité face éprouvée face à un miroir un matin de son adolescence⁵, il n'aura de cesse de questionner l'instabilité du "je" et de l'espace, et d'y chercher le repos faut de pouvoir y répondre.

Démasquant le "Piège de l'apparence", entre "Erreur et Vérité", Jean Tardieu se bat pour "Ne pas détruire".

Au creux de cette conception de l'Espace, la Ville occupe chez Tardieu et Boullée une place prépondérante. Elle devient le théâtre privilégié de ce ballet permanent entre l'angoisse du vide et le bonheur de la présence qui se succèdent chez Tardieu comme chez Boullée. Ce dernier, architecte chevronné, voit évidemment dans l'image de la Ville le paroxysme de son art :

Dans le projet d'une métropole, le poème épique de l'architecture [...]

AEA 156

Pour Tardieu, l'évidence était moindre. Mais ce "citadin" – tel qu'il se dépeint pour son premier autoportrait, marqué par les bâtisses parisiennes qui l'ont vu grandir de la rue Chaptal⁶ à son balcon de la place d'Italie⁷ d'où il observait le monde et les drames de son siècle, écoute monter des rues le chaos de ce monde :

J'avais les yeux ouverts sur la ville. Redoutable amoncellement

d'alvéoles et de murs, de creux et de reliefs, de formes cubiques superposées, de tours très élevées, de bâtiments aveugles et très longs, désordres du hasard et de la préméditation d'angles et d'ombres,

Coupées de façades illuminées, de recoins dangereux alternant avec d'innocentes surfaces, comme un nid fabuleux de milliards d'oiseaux fous, qui, ayant les ailes coupées, se terrent, honteux et frileux, au bord de leurs abris tremblants.

Paris ville morte - DC [OE 1469]

De son Balcon, Paris se met à lui échapper :

Du haut de mon balcon j'ai vu Paris au bord du ciel
Devenir un port de mer, un golfe d'ombre.

Golfe d'ombres - MAR 50

Saisis s'effroi face à ce réel insaisissable, l'Espace devient l'objet de ses questions :

Espace ! Une idée ! Un mot ! Un souffle ! Est-il possible qu'une idée existe hors de la voix qui profère son nom ? Dérision ! Cette immensité n'est-elle qu'un mot ?...

Le ciel ou l'irréalité - VX [OE 519]

Mais, échappant au vertige, il s'en remet alors au monde sensible :

Le regard l'ouïe et le toucher
ensemble ou l'un par l'autre
sont les portes de notre vie.

Les trois portes - DC [OE 1456]

Et l'architecture évanescence qui lui donnait le vertige se met tout à coup à le ramener au sol :

Vous êtes donc encore plus forts que je ne croyais, barreaux des grilles, balcons qui me tenez. Je me penche sans crainte pour voir passer un monde de nuages.

Grilles et balcons - AC [OE 94]

Mais à peine redescendu, le revoilà qui doute de la substance ce qui l'avait rassuré :

Vois le monde à travers les barreaux
nommés oeil, oreille, narine.

Suite mineure VIII - TI [OE 144]

Ainsi, cette hésitation permanente entre sensible et insaisissable est au coeur de la conception de l'Espace instable de Tardieu, et fait par instants écho à celle de Boullée. Explorant les figures architecturales liminaires qui jonchent et soutiennent ses écrits [balcon, fenêtre, miroir, porte, mur, plafond, sol, couloir ...]⁸, Tardieu part en quête de son moi profond et du lieu qu'il habite, pour mieux habiter ce monde.

Notes

¹ Rousseau, Oeuvres complètes IV, NRF-Gallimard, 1969, p.624-625

² AEA 75

³ Traité d'esthétique - CC [OE 1257]

⁴ De quoi s'agit-il ? - SP [OE 1202]

⁵ TARDIEU J. et VALLOTTON J.-P., Causeries devant la fenêtre, Pierre-Alain Pingoud, Lausanne, 1988, p.17

Voir aussi Tardieu J., L'Enfer à domicile, dans Histoires Obscures, Gallimard, Paris, 1961

⁶ TARDIEU Jean, On vient chercher Monsieur Jean, Gallimard, Paris, 1990 [OE 1360]

⁷ Les tours de Trébizonde - TT [OE 1265]

⁸ voir HAMON Philippe, Expositions, littérature et architecture au XIX^{ème} siècle, Ed. José Corti, Paris, 1989, p.36, à propos des typologies d'objets architecturaux dans les textes littéraires organisés autour de la mobilité et de la transitivity.

Margerites [Avant-propos]

Le monde où nous vivons m'est apparu, dès l'enfance, comme une vaste énigme, à la fois terrifiante et superbe, que nous avons à déchiffrer.

Pour prendre conscience du caractère insolite de ce qui nous entoure, il n'était pas nécessaire de concevoir un « au-delà ». Le surnaturel et l'incompréhensible commencent au ras du sol.

[...]

MAR 7

Argument

Ces extraits se proposent d'offrir certaines pages marquantes du voyage de Tardieu "au ras du sol". Commenant par démasquer le "piège de l'apparence" qui n'offre aucune vérité immuable, l'auteur dénonce les caprices de l'esprit qui transmet au monde son caractère changeant. L'"Espace" devient la personification de ce réel à la fois si palpable mais insaisissable et la Ville, quant à elle, se fait le théâtre de cette quête vertigineuse et duelle des choses. Tantôt gouffre chaotique où tout se confond, tantôt balcon salvateur pour l'Homme en perdition, elle se meut en jungle de l'habitant...

Sous le piège de l'apparence

Sous le piège de l'apparence qui nous offre des aspects enfantins, faciles à reconnaître (un arbre, une maison, une pomme, une femme, une étoile), rien n'est fixe et rien ne reste semblable à soi-même. Tout ruisselle, se fond, s'évapore en atomes d'instants successifs, en changements, en passages, en fuites – et cette perpétuelle métamorphose est un trésor si énorme, à ce point inépuisable, que plusieurs milliers d'années d'effort et de génie n'ont pas suffi et ne suffiraient pas à en dresser le catalogue.

[...]

PA [OE 859]

Erreur et vérité

*Qu'est-ce que je vois ?
Hegel, un clown, une tête de lune ?
– Non, c'est un troll qui sera
peut-être
et ne dormira que d'un oeil.*

*Est-ce un coquillage un couteau
sur son crime refermé ?
– Non, c'est le totem la pierre levée
du désert et des mers.*

*Qu'est-ce que c'est; tourné vers la gauche
une trompe et la grande oreille,
un éléphant sacré ?
– Non non c'est de l'autre côté
vers la droite il est tourné :
un guerrier grec casqué.*

*Est-ce un cobra à demi lové
dont la tête triangulaire
est dardée sur la proie à l'horizon ?
– Non c'est la sainte Marie
son enfant dans son manteau frêle barque elle aborde
après la tempête
au rivage ensoleillé.*

MI [OE 1061]

Pluie de ciel , I

*Mais l'un de nous cria : « Tu m'aveugles, ô nuit !
« Ce ne sont pas mes yeux qui voient, c'est mon esprit,
« Et je n'atteins là-bas que mouvantes idées !
« Les songes du désir, l'originel tourment.*

[...]

*Quand cette voix se tut, il sembla que le ciel,
Refusant son sourire amical aux mortels,*

*Cessait de respirer. Plus rien ne murmurait.
Chacun, dans la stupeur, attendait et tremblait.*

*En même temps la nuit, dangereuse, glissante,
Blanchissait tristement autour de chaque front;*

*Les regards se vidaient, ne gardant tout au fond
Qu'un pâle éclat de mort pareil à l'eau stagnante.*

*Sous un floconnement de brume et de vapeur
Les grands arbres des cours perdaient leur pesanteur*

*Et, comme délivrés de leur longue présence,
Les monuments passaient jusqu'à la transparence.*

*Bientôt, rien ne resta qu'un monde évanoui,
Un désert parsemé de vacillant décombres !...*

AC [OE 101]

Le Paysage

Non, la terre n'est pas couverte d'arbres, de pierres, de fleuves : elle est couverte d'hommes.

DE [OE 242]

Le monde immobile

*Puits de ténèbres
fontaine sourde
lac sans éclat*

*présence épaisse
battement faible
l'instant est là*

*rien ni personne
une ombre lourde
et qui se tait*

*j'attend des siècles
rien ne résonne
rien n'apparaît*

*sur ce tombeau
l'espace bouge
c'est ma pensée*

*pour nul regard
pour nulle oreille
la vérité.*

VX [OE 502]

Insomnies

Tous à travers les murs s'interrogent. L'aube ? L'un dit : c'est la fumée; l'autre : c'est la mort. Mais le troisième résonne d'un rire franc : il n'y a pas de mort, pas de nuit dans les murs. Les pierres brûlées par les regards tombent en cendres. L'insomnie prend fin. Nous nous réveillerons pour épouser les cheveux brillants du ciel. Nous irons dormir en marchant au soleil deux à deux. Le sommeil du monde verra notre entrée triomphale sous les roches poreuses où tremble le reflet de la mer.

DE [OE 239]

Créature de la brume

*Que par l'invisible fée,
Par le voile des nappées
Les racines sont coupées,*

*Et que les plus lourds bouleaux
Flottent sur un long radeau
De lait et de vapeur d'eau.*

*Ce domaine feint de vivre :
L'arbre et le rocher sont ivres
D'une mort qui les délivre,*

*Ou plutôt demi-créés,
Ils attendent d'être nés
Pour de plus vives clartés;*

[...]

*Ah! votre poison me gagne !
Je promène une compagne
Qui vous ressemble, campagnes !*

*Fantôme au devant de moi,
Si précise je la vois,
Et si proche, que je crois*

*Déjà toucher cette image.
Mais – ô transparent visage ! –
Mon bras traverse un nuage.*

*(Que d'impalpables dessins !
Horizon, feuillage ou sein,
Tout est poudre sous ma main).*

AC [OE 107]

A tour de rôle

*Ce que j'entends
Meurt si j'écoute (le souffle
Est pourtant là !)*

*Le monde est si léger qu'il tremble;
Mes yeux, mes mains
Passent devant
Et le protègent.*

*Mais retombez,
Arbres, maisons,
Sur notre terre !
Quand je vous touche, vous résonnez;
C'est moi le souffle
Et la saison.*

AC [OE 98]

Solipsisme

(Accent parigot. Véhémence et certitude agressive. Avec gestes.)

*Qui c'est qu'est là
quand j'y suis pas ?*

[...]

*Quand j'y suis pus
Y-a pus personne
A preuve ? C'est que quand j' reviens
je ramène tout à la maison :
et v'là la terre
et v'là le ciel
et v'là la rue
Et ma maison
et v'là la porte
et v'là l'parquet
et v'là le plafond !*

MM [OE 338]

(Il ne répond même plus)

Dans mon obscurité quel est ce bruit ?

—

Quel est dans mon tumulte ce silence ?

—

Qui est ici ? Quel est cet inconnu ?

—

*Qui a parlé, qui a crié, qui a
serré ma gorge avec ses mains de traître ?*

—

Est-ce le jour fixé, est-ce le lieu ?

—

Répondez ! Mais répondez ! Mais répondez-moi !...

—

JP [OE 274]

La voix

Toute ma vie j'ai entendu, j'entends encore une certaine voix, étrangère à moi-même et pourtant très intime, qui me parle par intermittence et ne peut pas, ou ne sait pas ou ne veut pas me dire tout ce qu'elle sait [...].

PO 199

Ce n'est pas que je te refuse, ô présence...

*[...]
Enfin voici ton vrai visage, inépuisable prodige que l'on a mal nommé « réel », qui pèse lourd dans notre intelligence et se dissipe en fumée dans nos songes ! Enfin, enfin c'est moi l'énigme, égale et souveraine, dans le dédale où je suis né !*

PA [OE 862]

Ne pas détruire

— l'esprit, ce fourbe, cet enchanteur de possible et d'impossible, souvent communique aux aspects du monde le caractère instable et dangereux de ses fantasmes : tout vacille, et les plus lourdes colonnes des basiliques, surtout si les colore un rayon du soleil de Mai, l'emportent en légèreté et en douceur sur le plume qu'abandonne au vent l'oiseau qui change de vêtue.

Sous le fouet de cette menace insensée, mon coeur se met à battre, effrayé des vagues d'ombre qui viennent heurter le rempart de la lampe dure et de la tâche quotidienne.

Une femme échevelée, vêtue d'un costume que je n'ai jamais vu, sort de l'ombre et crie : il ne faut pas que ça se fasse !

DI [OE 212]

La pierre et l'écume

Quel que soit le signe — positif ou négatif — dont on affecte une vision étendue et magnifiée de l'Obscur, je l'adoptais pour symbole d'une disparition générale, tantôt chérie et tantôt redoutée.

C'est qu'il y a une sorte de contradiction oscillante, ou plutôt une complémentarité, qui est le pain de notre vie, entre nos jours et nos nuits, entre veille et sommeil (on peut rêver le jour et veiller la nuit), entre la sensation du réel qui fournit les appuis et le songe qui les pulvérise.

Il arrivait à l'enfant fragile et peureux que j'étais d'aimer la brume de l'hiver ou le soir qui tombe, comme des images annonciatrices d'un désastre pressenti : la fin tragique de ce qui est. L'odeur des feuilles pourries dans l'automne et le brouillard que la lune, vers la fin de la nuit, paraît aspirer vers elle comme si sa sécheresse avait soif de l'humidité des prairies, souvenir pour elle d'un bonheur à tout jamais perdu, tant de senteurs capiteuses et moribondes emplissaient mes narines d'un poison délicieux.

Mais je mentirais si j'oubliais l'allégresse de retrouver au matin, quand les volets de bois claquent joyeusement sur les murs, le jour qui vient rapidement évaporer sur les feuilles l'eau condensée par le froid nocturne.

[...]

Mais, au moment même où je perçois, comme on tient un objet palpable dans ses mains, ce qui fut la réalité de ce temps et de ces jours d'été, leur reflet rayonnant s'éloigne, avec une rapidité de vertige, dans une absence inguérissable.

OJ [OE 993]

Le sens dans tous les sens

[...]
Hanté par des signes qui s'effacent, par des couleurs qui surgissent ou s'éteignent, par des sons qui s'endorment ou qui déchirent le tympan, surtout par la quantité d'absence que chaque être absorbe et contient, je crois voir partout des échanges plutôt que des valeurs, des mouvements plutôt que des objets.

OJ [OE 983]

Parallèle

Monde : images et bruits –, ton tumulte divers
N'est pas le seul spectacle, et, pour l'âme éblouie,

Parfois magicien, le regard et l'ouïe
Vont opposant au monde un second univers :

L'oeil malade ou frappé rivalise d'étoiles
Avec tout le vrai ciel que la main n'atteint pas;

Parfois j'écoute en moi, comme une mer sans voiles,
Un roulement lointain couvrir le bruit de mes pas;

Je préfère tes nuits, ô Paris, ma nuit blonde,
Ma nuit claire, quand l'or du sommeil clôt mes yeux,

Ou cette nuit de feux, de fuite et d'eau profonde,
Si j'aveugle en mes mains le regard curieux...

Double nuit, double flot et double firmament
Lequel est le reflet, lequel est véritable ?

L'amour mystérieux et l'amour raisonnable
Me font errer sous l'onde ou sur un sol mouvant;
Phosphènes, feux follets... Conflit des deux Natures,
J'aime votre combat d'où me vient un tourment,

Et, feuille transparente entre l'ombre et le vent,
Je porte les couleurs d'une double peinture.

MAR 42

Suite mineure VIII

Vois le jour à travers les barreaux
nommés oeil, oreille, narine.
Ils te tiennent depuis l'enfance.
Ils sont ta sauvegarde
contre tout ce qui cogne aux parois

mais au-dedans, plus de frontières !
Vole, nage, marche au bras
des formes les plus grandes.
Passe au travers des murs de poudre.
À toi d'assiéger le monde !

TI [OE 144]

Les trois portes

Pour Sabine

Le regard l'ouïe et le toucher
ensemble ou l'un par l'autre
sont les portes de notre vie.

Tout ce que tu écoutes
pénètre en toi par un tumulte
harmonieux mais invisible.

Celui qui, à la fin
de la danse, devient sourd
retrouve les couleurs
Qui enchantent le monde.

Et, s'il devient aveugle, il saura
embrasser les formes sensibles
rien qu'en caressant de ses mains
ce qui réveille la musique.

DC [OE 1456]

Je me suis installé

*Je me suis installé
pour y mourir
dans une image.*

*Une chambre étroite
et sa fenêtre
protégée
par de très vieux chênes-lièges.*

*Le chemin les cailloux les romarins
dévalent encore les rochers
jusqu'à la forêt
redevvenue sauvage
que termine l'altesse
d'un pin parasol
aux deux couleurs :
vert obscur pour amasser l'ombre
vert clair pour saluer le matin.*

*Quand je me penche
je vois à droite
sept rangs de collines violettes
et au bout de mon regards
des îles grecques
allongées, heureuses
sur une coupe brillante
qui n'en finit pas de s'éteindre
depuis que l'homme se débat
dans ses pensées.*

*Je ne veux pas m'en aller
Je ne partirai jamais.*

Mon pays des fleuves cachés

« Simandre-sur-Suran ! Lalleyriat ! » S'écriait l'employé du train, entre Nantua et Bellegarde. Et, du fer de son marteau, il frappait sur les roues, dans l'air odorant et glacé.

D'autres noms de mon pays me reviennent, avec leur sonorité acide qui rafraîchit la mémoire... Demain comme hier, je veux aller, le cœur battant, respirer ma jeunesse dans le fort parfum des sifflantes, sauvages prés, torrents sinueux, scieries de sapins, prés de ce lieu profond où, célébrant ses mystères, le Rhône autrefois disparaissait, cheval fantôme, sous les pierres tombales de son lit. Mais rajeuni, sacré par la nuit de ses gouffres, il surgissait plus loin, piaffant au soleil.

Maintenant que son libre galop et ce front courroucé se sont brisés contre un mur de ciment et que son sang jusqu'à Genève dégorgé s'est répandu au hasard dans la plaine, sa soeur, la Valserine, Perséphone fidèle, continue à descendre aux enfers pour renaître écumante.

Toute ma vie est marquée par l'image de ces fleuves cachés ou perdus au pied des montagnes. Comme eux, l'aspect des choses, pour moi, plonge et se joue entre la présence et l'absence. Tout ce que je touche a sa moitié de pierre et sa moitié d'écume.

PO 211

FO [OE 1186]

L'Espace

I

Etant donné un mur, que se passe-t-il derrière ?

II

Quel est le plus long chemin d'un point à un autre ?

III

Etant donné deux points, A et B, situés à égale distance l'un de l'autre, comment faire pour déplacer B, sans que A s'en aperçoive ?

IV

Quand vous parlez de l'Infini, jusqu'à combien de kilomètres pouvez-vous aller sans vous fatiguer ?

V

Prolongez une ligne droite à l'infini : qu'est-ce que vous trouverez au bout ?

MA [OE 425]

Prologue

*« Moi je conjure moi je convoque
en moi je fais surgir qui je veux
je suis ventre creux de l'espace
bateur de batteries froides
Silence autour des objets
mèche du fouet cobra joli
le tracé du ver dans le sable
toute explosion de planète
en air de flûte finit. »*

*— Espace qui me suscite,
serpent qui me dévore
profondeur liberté
à ton signal j'accours
à ton signal je meurs
puisque tu es la Danse
je pleurerai dans ton rire
je m'éteindrai dans ta robe
ma cendre même a son dessin.*

EF [OE 708]

Débat sur un mot

L'espace tout à coup m'irrite. L'interrogation logée au fond de nous a-t-elle vraiment besoin de cet organisateur des supplices et des fêtes ?

Nous ne demandions qu'une minute serrée comme un point, le métal le plus rare, une gorgée d'eau, – car nous avons la fièvre à force de nous épuiser dans ces défilés qui n'apportent jamais de surprise ! Toute l'étendue ne vaut pas un cri.

Nous savons la leçon d'avance. Assez de pas, assez de gestes, assez de chutes, assez de détours ! La vague et le grain de sable voudraient-ils donc venir à bout de tout par répétition ?

La monotonie du nombre sans fin nous berce et nous perd. C'est elle qui fait que le soir nous sommes las et que le délire nous endort...

Je me réveille. J'avais menti. Il n'y a pas de Ressemblance. Chaque instant, chaque point de l'étendue est nouveau. C'est ma question qui est la même, et mon regard, et ma douleur.

Derrière ce masque d'homme qui ne sait que rire ou pleurer, la réalité monstrueuse hurle de joie. Son énorme tempête soulève et fait craquer les temples que nous avons fixés sur sa face comme une ridicule muselière.

Les flots emportent des débris de colonnes. Des fleurs dans l'abîme descendent avec grâce, avec lenteur.

En attendant de me mêler à cette chose sans nom, je l'appelle encore l'Espace.

Le mot rafraîchit ma pensée, – et je marche.

DI [OE 211]

Le ciel ou l'irréalité I

Espace ! Une idée ! Un mot ! Un souffle ! Est-il possible qu'une idée existe hors de la voix qui profère son nom ? Dérision ! Cette immensité n'est-elle qu'un mot ?...

Hélas, je vois sans voir, dans ces ténèbres lamées d'or dont je suis aveuglé et qui pourtant me dispensent un regard cent mille fois plus étendu que pendant le jour ! Sans fin ma pensée et ma vue prennent place l'une de l'autre : je vois des constellations et je médite ce qui les sépare.

Est-ce donc une chose ou rien ? Ce champ, scintillant et sombre, de conjectures toutes possibles ou impossibles, instantanément détruites, tout me convainc que l'espace qui dévore ce monde, dès qu'il franchit les bornes du visible, se dérobe dans l'irréel. Du sol de ce jardin au sommet du ciel nocturne, le long de ce parcours énorme en un seul instant accompli, mon regard a passé de ce qui existe sûrement, à ce qui peut-être n'existe plus, ou pas encore.

Comme des rayons issus d'une puissante source, la réalité de notre monde s'affaiblit et se perd à mesure qu'elle s'éloigne de nous. Ma main qui soulève un marteau tient le réel, mais mon regard, élevé jusqu'aux lieux les plus hauts de la nuit, n'atteint que des Idées, des Fantômes, un fuyant déferlement de songes qui va mourir au bord de ce qui n'est pas.

VX [OE 519]

Premier mouvement - De quoi s'agit-il ?

A, continuant de son côté comme s'il ne parlait plus avec son partenaire. – Souvent, dans ses profondeurs, dans les innombrables effets de son épanouissement, je plongeais mon regard et je ne savais ce que je devais préférer, des rayons recueillis sur ses bords ou de la fraîcheur que l'on goûte à son ombre.

[...]

A, avec force. – Je vous le répète : tout ce que je vois, je le vois avec précision. Mais c'est un spectacle qui change sans cesse. Mes mots et mon spectacle intérieur se donnent la chasse mutuellement. Je ne sais qui précède l'autre. Ainsi pendant que nous parlions, cette « chose » comme vous dites, je crois bien qu'elle est devenue un « être », un être vivant...

SP [OE 1202]

La vérité sur les monstres

Mais comme la réalité est une et indivisible et comporte autant de songes que de choses, cela revient à dire que notre intelligence, lorsqu'elle considère un objet incompréhensible, a deux regards : l'un pour l'inquiétant et l'affreux, l'autre pour la splendeur.

Cette double option, nous la retrouvons à tous nos pas, dans tous nos actes : l'image en est simple et lisible, non comme une fable ou un symbole, mais comme une expérience réelle, vécue dans notre chair.

Je vois la beauté : un corps de femme, un oeil d'enfant, une chevelure, une fleur entrouverte, le pelage d'un félin, la joaillerie d'une peau de reptile, les couleurs bigarrées d'un poisson.

Tournez de l'autre côté : voici l'envers du décor, les coulisses, les machineries terribles et répugnantes, les viscères puants.

Ma tentation [...] c'est de m'attarder à la contemplation des monstruosités [...].

Mais quand je me reprends, quand la « tentation » cesse, je m'aperçois que tout n'est pas dans l'invisible, l'anonyme et l'obscur. Le monde visible m'accueille, cette autre moitié de notre vie. La surface des choses s'anime, brille et nous parle. La surface est désirable et intelligible. Elle est à la fois le signe et le résumé du contenu. Elle est la forme insaisissable et cependant certaine, transparente comme le verre et forte comme une armure. Comment s'en iraient les êtres, comment seraient-ils distincts les uns des autres s'il n'existait cet intervalle, ce hiatus sans plus d'épaisseur que la peau qui les sépare et qui les nomme ? Les plus lourds sont tenus dans un dessin, dans une ligne, qui peut-être une lettre, un chiffre, comme la distance transforme un astre en un point.

Toujours sur cette balance je me tiens. L'instable est ma destinée, mon repos. Ce qui est contradictoire devient le même : le mouvement et l'immobilité, la durée et l'instant.

Un espace sans bord contient tout et se dépasse. J'y suis, je ne suis déjà plus.

TT [OE 1277]

Le citadin

Avancez ! Reculez ! Arrêtez ! – Des ordres
Chuchotés haletants à l'oreille. Obéis !
(Capitaines cachés dans la faim et la soif)
Fuis ! Montre-toi ! Un salut !
Signe, tais-toi, réponds, prends garde !

Que d'ordres venus de partout !
Le soleil ? – La main sur les yeux !
La pluie ? – Courbe le dos !
L'amour qui arrive ? – Attention !
Et ces morts en travers du chemin tout à coup !

Chocs et contre-temps de la ville
Et de la vie, je suis tranquille
Seulement si mon souffle et mon pas vous ressemblent.

L'instable est mon repos.

AC [OE 91]

Le Boulevard Arago ou l'opéra des saisons

À Marie-Laure et Alix

Tel est le sort des capitales. On y trouve ramassés sur de petits espaces tout ce qui fait la joie de vivre et tout ce qui fonde la souffrance. À vingt pas, on rit et on pleure. Au cours de mon existence et de celle de mes proches, je n'ai cessé de ressentir cette constante proximité de l'Enfer et du Paradis.

MJ [OE 1384]

Accents [Argument]

Il n'est sans doute pas d'habitant des villes qui ne soit, à quelque moment de sa misérable journée, obsédé par l'encombrement de tout ce que ses yeux, ses mains, ses pas rencontrent. Par extension, ce qui fut nommé l'espace lui apparaît partout atrocement divisé en logements, je veux dire en objets contigus enfermés les uns dans les autres, à l'infini...

AC [OE 86]

Golfe d'ombres

*Du haut de mon balcon j'ai vu Paris au bord du ciel
Devenir un port de mer, un golfe d'ombre.
Promontoire de toits, cheminées inégales, ô matures des navires
profonds,
Les nuages, tantôt voilant tantôt dévoilant la lumière,
Vous balançaient jusqu'à me donner le frisson.*

[...]

— Étages dans l'espace, mais profondeur pour l'illusion, —

[...]

MAR 50

Paris ville morte, Ou Les phosphènes

Pour Giacomo

J'avais les yeux ouverts sur la ville. Redoutable amoncellement d'alvéoles et de murs, de creux et de reliefs, de formes cubiques superposées, de tours très élevées, de bâtiments aveugles et très longs, désordres du hasard et de la préméditation d'angles et d'ombres,

Coupées de façades illuminées, de recoins dangereux alternant avec d'innocentes surfaces, comme un nid fabuleux de milliards d'oiseaux fous, qui, ayant les ailes coupées, se terrent, honteux et frileux, au bord de leurs abris tremblants.

Voilà ce que je voyais, ce que je vois chaque jour. J'ai, d'instinct, connu cette vision, comme si elle était extérieure au point de l'espace d'où je l'observe alors qu'en réalité l'immeuble où je demeure est lui-même inclus, enfoncé, enterré dans ce déferlement inexorable de fer, de pierre et de béton.

Quand, fatigué par ce spectacle obsédant d'où je ne peux m'échapper, pas plus que ne peut s'évader un condamné incarcéré et quand, désireux seulement de reposer le globe de mes yeux, lourds comme du plomb et douloureux comme une plaie à vif, je pose la paume balsamique de mes deux mains sur mes paupières fermées, la ville, pour autant, ne me laisse pas de repos.

De lumineuse, elle devient seulement tout à coup multicolore et tournoyante comme un phare.

D'abord d'un violet sombre ou d'une pénombre trouble où toutes les arêtes et toutes les profondeurs de la vision se trouvent inversées, défigurées, plongées dans un bain de nuances avec des franges d'un bleu insoutenable, des éclairs d'un jaune aveuglant. En même temps, des silhouettes immensifiées vacillent sur leurs bases, leurs murs sont fendus de fissures en zigzags, leurs contours frissonnent et se tendent, comme le fer sur l'enclume du forgeron.

Malheur ! Cette ville énorme qui n'est qu'une interminable geôle, sans faille et sans espoir, devient encore plus gigantesque !

Mon propre regard intérieur qui n'a, pour compenser son angoisse, que l'illusion de dominer le spectacle, s'enfonce dans des contours qui n'ont pas de limites et qui, pour être si vastes n'en sont pas moins encombrés, ramenés à l'état dérisoire de débris et de ruines.

DC [OE 1469]

Anti-symboles

Autrefois dans mon silence, que de portes, que de portes, que de portes se fermaient ! La première que je parvins à ouvrir en cachait une autre, celle-ci une autre, puis une autre et d'autres encore, une infinité d'autres.

Depuis ce temps je n'ai cessé de foncer sur des portes, des portes, des portes...

Ensuite, j'ai connu des fenêtres, des fenêtres avec des vitres. Parmi ces vitres, les unes étaient vides, n'ouvrant sur rien; d'autres étaient pleines et opaques, d'autres obscures. Enfin, d'un jour faible, l'une d'elles s'éclaira. Toutes les autres ont suivi.

Puis j'ai foulé des planchers qui tangent sur l'épaisseur élastique de l'air.

Puis j'ai souffert de la présence des plafonds, ces plafonds qui pèsent sur nos têtes et nous menacent, car ils font allusion à la future, exigüe et définitive boîte où, un jour, vous et moi... Je n'oublierai pas non plus les murs, qui contiennent le mystère et qui parfois sur nous se referment, bras maternels.

Maintenant, toutes ces pièces d'architecture souverainement jouent à m'expliquer le monde énorme. Chaque fois que j'avance, une porte s'ouvre ou se ferme : l'air en est plein,

— comme il est plein de fenêtres à travers quoi je regarde toutes choses, l'oeil brouillé par des larmes suspectes,

— comme je marche avec précaution sur les planches que je pose sur le vide,

— comme je baisse la tête, de peur de me cogner aux plâtres du ciel,

— comme je passe ma vie à écarter des murs, tout en vacillant sous leur ombre, d'un air faussement rassuré.

PP [OE 480]

Les Tours de Trébizonde

À Marie-Laure

Voyez ! Avec l'agitation et les bruits qui augmentent s'approche une fin de journée. Souvent sur le fond d'un ciel vert sombre, de ce ciel courroucé ou bienveillant, balafré de pâles plages de nuées, les tours les plus élevées (au nombre de quatre) commencent à jouer les phares portuaires dans l'immobile tempête urbaine. Bien qu'elles soient presque imaginaires à force d'être anonymes et qu'elles semblent, par l'effet d'un inquiétant paradoxe dû à la distance, totalement inhabitées, elles ne cessent d'imposer leur présence, plus obsédante, plus menaçante que les pas d'un géant vorace et muet.

Tour à tour (c'est vraiment le mot!), dans la marée montante de l'obscurité, les minuscules et innombrables lanternes des fenêtres s'ouvrent, se ferment, s'ouvrent, se ferment, selon les mouvements inégaux d'une signalisation incompréhensible, de quelque énigmatique « alphabet Morse », puis, après avoir ainsi clignoté, elles s'illuminent toutes ensembles, comme si la raison de cet embrasement final n'était pas la communion obligatoire des reclus invisibles autour du repas du soir (servi à la même heure dans la cuisine des vrais pauvres et dans la salle à manger des faux riches), mais comme si ces nefs colossales, prenant conscience d'elles-mêmes, ne cherchaient qu'à éclairer les passes dangereuses de leur immobile navigation.

[...]

C'est là, dans ce lieu des métamorphoses, entre hier, aujourd'hui et toujours, c'est là que, pour le bénéfice tantôt extasié, tantôt horrifié, de ce somnambulisme qui me sauve et de ces apparitions inexplicables qui m'enchangent, se sont rencontrées les tours de Trébizonde et celles (si bien nommées) de la place d'Italie, les figures rêvées et décrites par un peintre de génie avec le même soin et la même précision qu'un lévrier de meute ou un cerf debout dans la forêt, le Dragon dont la queue fait les mêmes replis que la traîne de la Princesse, les pendus et la voile du navire poussés par le même ouragan, un héros triste à mourir, la mélancolie fraternelle du cheval, la feinte indifférence de la victime et enfin, et enfin, notre sort à nous tous, passagers d'une flotte immobile, condamnée à rester, jusqu'au prochain désastre, à l'ancre dans le port, près du charnier que le monstre inassouvi, malgré la lance de saint Georges, pourvoit et accroît chaque jour.

TT [OE 1265]

Mon théâtre secret

Le lieu où je me retire à part moi (quand je m'absente en société et qu'on me cherche, je suis là) est un théâtre en plein vent peuplé d'une multitude, d'où sortent, comme l'écume au bout des vagues, le murmure entrecoupé de la parole, les cris, les rires, les remous, les tempêtes, le contrecoup des secousses planétaires et les splendeurs irritées de la musique.

Ce théâtre, que je parcours secrètement depuis mes plus jeunes années sans en atteindre les frontières, a deux faces inséparables mais opposées, bref un « endroit » et un « envers », pareils à ceux d'une médaille ou d'un miroir.

De ce côté-ci, voyez comme il imite, à la perfection, l'inébranlable majesté des monuments : il semble que je puisse compter toutes les pierres, caresser de mes mains le glacis du marbre, les fractures des colonnes, la porosité du travertin...

Mais, attendez : si je fais le tour du décor (quelques pas me suffisent), alors, de l'autre côté de ces apparences pesantes, de ces voûtes et de ces murailles, mon regard tout à coup n'aperçoit plus que des structures fragiles, des bâtis provisoires et partout, dans les courants d'air et la pénombre poussiéreuse, auprès des câbles électriques entrelacés et des planches mal jointes, la toile rude et pauvre, clouée sur des châssis légers.

TT [OE 1271]

19, rue de Nevers

La vérité voulez-vous la savoir ? C'est que toute la ville est en papiers. Papier, les murs, papier jauni noirci à la fumée, papier humide, boursoufflé, malade, papier à cloques, à moisissures, papier cassé aux coins, plié en boîtes, en puits, en rouleaux pour les cheminées, découpé pour les fenêtres, plaques de papier bleu au soleil.

J'écris sur la ville, j'écris sur du papier.

IZIS [OE 564]

Voir est une ruse

Si je reste immobile, rien de la ville ne bouge.

Si j'avance ou recule, tout cet échafaudage de plans se disloque. La rue la rangée des seuils les files de fenêtres le bord des toits montent ou descendent avec les mouvements gracieux d'un rayon de projecteurs battant de l'aile dans la nuit.

Pas plus de consistance que le rayon, en effet, ni plus de constance, ces deux rubans de façades effilés au sommet et cette coulée d'asphalte qui depuis l'horizon dévale ! Au gré du passant le tableau se gonfle ou s'aplatit comme une poitrine qui respire.

Eh quoi, devant un tel spectacle, la Raison vient me parler de parallèles, de volumes égaux à perpétuité, d'angles droits cimentés pour toujours, de lignes prolongées jusqu'à la fin des âges ?

Je sais pourtant que ces figures immobiles sont d'un autre monde – nul signe dans les choses ne m'a révélé leur présence.

La Raison se trouble et avoue, elle m'explique sa ruse et comment elle s'y prend pour percer l'étendue surpeuplée, pour rester enfin tranquille un moment dans le grand jeu des fuites et des surprises. Elle réduit à des points et à des lignes imaginaires cette diversité qui partout la menace. Elle dirige une équipe invisible, habile à vider de leur contenu tous les objets comme des sacs...

... et dans un souffle elle me confie :

« Peut-être un jour les choses seront-elles absentes – et moi, absente aussi, quel beau jour ! »

Je tremble alors en l'écoutant. Ce gouffre évoqué m'appelle – et c'est un gouffre ouvert en deçà de mes pas, en deçà de mes épaules, de mon front, ah!... Ici plus rien ne siffle ni ne chante ni ne sourit, plus rien ne pèse ni ne résiste – et à la limite du vide je me raccroche au chambranle d'une porte, ou bien j'écoute claquer au vent les volets.

DI [OE 210]

Le Tintoret dans la cours de l'immeuble

Dans cette cours étroite et profonde comme un puits où les fenêtres déversent tout le jour des détritits de bruits, des épiluchures de voix, avec les plaintes des assiettes entrechoquées et les doubles croches des machines à écrire, tout à coup par l'oblique rayon annonciateur, les personnages du Tintoret, d'un vol pesant et tournoyant, descendent !

Tournent les étoffes plaquées aux corps à l'envers se précipitant ! Claquent les rouges draperies, développées, enveloppées, arrachées au tombeau d'un coup de pied de plongeur touchant le fond ! Siffle la soie, ronfle, gronde, mugit la soie ardente, car le vent qui l'apporte vient du plus haut de la plus haute tour, là où, noyés dans l'éclair pâle et bleu, le dos convulsif et courbé, s'affairent les maçons du suprême étage de Babel !

L'oreille avale ce vent comme une bouche avide et, au-dans de celui qui écoute, s'établit un monde nouveau de tumultes et de clameurs, – silencieux, muets, révolus ! Dans cet énorme sépulcre aux voûtes remplies d'un élément à mi-chemin de l'air et de l'eau, les Apparitions soudaines, les anges porteurs de rameaux, les cadavres allongés par la malédiction qu'ils signifient, – et même tous ceux-là qui feignent d'être assis autour d'une table chargée de mets divins, – tous perçoivent en eux-mêmes, comme assourdis après le Jugement Dernier, ces ébranlements primitifs qui tiennent lieu de communications sonores aux poissons et aux dormeurs : ces chocs, ces courants, ces ressacs, ces frémissements, ces soulèvements, ces écrasements, ces gonflements, ces a-pla-tis-se-ments...

[...]

Parfois, ainsi, je vois les murs et la toiture d'un édifice jusqu'alors inébranlable, céder, dans la stupeur, à la pesée d'une approche surnaturelle ! La pierre et le ciment se disjoignent, les poutres éclatent en échardes géantes, et, comme en une perspective de siècles ramassés dans l'instant, je vois tomber lentement, plus légers que la neige, des blocs énormes qu'un seul trait de pinceau, dédaignant masse et pesanteur, arrache à la toile et lance à la FACE de l'espace !

AC [OE 96]

Poursuite

Un monument, dans la fuite du jour,
Se penche, au bord de mourir fleuve et poudre.
Ah ! maintenez, mes regards, cette tour
Debout, loin des pensées qui la veulent dissoudre.

Les premiers frôlements d'une aile noire
Et la distance à mes mains s'opposant
Brisent la pierre et font que ce Présent
Déjà dévale, défait, sur les pentes de la mémoire.

Hâte-toi, mon désir, d'approcher, de toucher,
Avant qu'il ne soit onde ou brume, ce rocher !

ENFIN MON CORPS SE HEURTE A DEUX COLONNES,
LE MUR RESISTE AUX YEUX ET LES ANNEAUX RESONNENT !

FC [OE 27]

Grilles et balcons

A la mémoire de mon père.

J'ai souvent contemplé avec angoisse, dans les rues anciennes de Paris, plus d'une étrange façade sans voix; mais toujours comme autant de réponses, mes yeux rencontraient, aux fenêtres, maints vieux balcons de fer forgé où résiste et résonne à mille pluies l'antique volonté de tracer des signes.

Brusquement, pour moi seul, ces trésors perdus, ces lingots noirs remontaient au jour à travers l'amoncellement glauque des années; comme eux, par notre dialogue muet, j'étais sauvé, car la peur des mélanges indistincts, des masses ensevelies m'attire vers ces écheveaux débrouillés et la peur des fluides vers ces appuis sonores.

.

Tout ce qui est inscrit fascine notre regard : une veine dans la pierre, le sillon laissé dans une écorce par le grignotement d'un ver, les nervures d'une feuille, le bord éclairé d'une colline.

Avec quelle avidité l'oeil appréhende un signe, un simple contour ou un réseau et avec quelle gourmandise (avec une patience d'insecte), il suit chaque trait, passe d'un point au plus proche, se lève, s'abaisse, tourne à gauche, à droite, revient sur ses pas, hésite, palpe et repart en glissant ! Devant tout aspect arrêté du monde, l'oeil éprouve au plus haut la joie de son propre mouvement, la LECTURE !

Se débarrasser du plus lourd, se confier au plus ténu; feindre que les objets les plus grands, les plus opaques, les plus pesants soient contenus dans un filet de mailles sans épaisseur, afin de pouvoir les utiliser plus sûrement, les mesurer, les comparer, détacher d'eux cette mince pellicule de lignes que l'on peut déplier ou tordre à sa guise : tel est notre plaisir et notre ruse.

.

Ainsi, pour nous donner à lire, le forgeron rivait les barres d'un balcon et, magnanime, offrait cet appui à des bras qui, tour à tour, sont tombés en poussière. Mais lui demeure auprès et si, d'une clé, je heurte les fers qu'il frappait, j'entends encore, dans leur son resté pur, jaillir du fond des siècles criminels, le cri de son effort et de son triomphe.

Il avait appris à former toutes les figures : les anses, les graines, les fleurons, les consoles, les enroulements, les rinceaux. Rappelons à notre esprit reconnaissant ces enchanteurs du fer, qui ont façonné à la flamme un langage si parfait qu'ils n'ont pas même éprouvé la nécessité de lui imposer un « sens » particulier. Eternellement indéchiffrables, ces chiffres sont sauvés de l'erreur.

J'emporte dans ma mémoire tant de lignes persuasives. Je les pose partout autour de moi et reconnais en tremblant de joie qu'elles sont faites à l'image des contours de tout ce qui est. Par elles, je vois le monde s'éclaircir et tout me devient pénétrable.

.

J'ai besoin de savoir que tout n'est pas confondu. Je crains d'étouffer. Je redoute autant le déferlement laiteux du matin par les fenêtres que l'encombrement de la nuit. Je me répands et me divise : JE VOIS, JE TOUCHE ET ME SOUVIENS.

Si nul objet n'est préservé du danger de fondre s'il est un feu qui vient à bout de tout, rien d'autre ne peut me rassurer que le CONTOUR, qui brise et sépare et vengera de son fouet les pires métamorphoses. Tant que je serai là pour le suivre, ce fil souple, indéfiniment capable de figures, saisira dans ses rets tout ce qui vient de naître ou de mourir : la cendre même aura son dessin.

.

Vous êtes donc encore plus forts que je ne croyais, barreaux des grilles, balcons qui me tenez. Je me penche sans crainte pour voir passer un monde de nuages. Ce fer, quand mon esprit le tire de sa source cachée, redevient incandescent et coule en rigoles de flammes, nettes et définies, sur l'air et le sol indistincts. Mais à la rencontre furieuse de cette fange et de ce sol chargé d'eau, il se fige, implacable, et se resserre sur chaque objet. C'est le moment pour nous, disciples de ses premiers maîtres, de le tordre, de le plier ou de l'écraser, de le conduire dans nos veines ou de la suivre sur les canaux qu'il creuse entre les choses, pour que tout, enfin, PRENNE FORME !

AC [OE 94]



CORTOT Jean_Ecritures_1974
dans Tardieu, *Obscurité du jour*, Ed. Skira, Genève, 1974

II

PEINDRE

Ou l'heuristique de l'être

Peindre.

Face à cette perception d'un Espace changeant et indicible, Tardieu et Boullée engagent un combat contre l'informulé par le truchement du langage. Architectural ou verbal, il est pour eux l'occasion de perpétuer dans l'usage et l'usure du trait – et des formes – cette quête d'une langue originelle : Boullée cherche à démasquer l'essence de la "Nature" guidant son art, Tardieu, dans les pas d'Hölderlin, cherche à retrouver sa convivence perdue avec le réel. Aussi, s'unissent-ils autour de la figure du peintre, ayant une place prépondérante dans leur vie et leur art, en cela qu'elle incarne une maïeutique du geste créateur, entre dessin et mot, entre mouvement et stabilité, au-delà et en deçà du langage...

Boullée et Tardieu, seuls face au murmure des choses, endossent leurs costumes d'Hommes et de poètes dans leur quête de l'essence des choses. Boullée les dépeint comme suit :

*Créateurs débrouillant le chaos, ils tiennent suspendues toutes les facultés de notre âme [...]
Qu'ils parviennent à faire une récolte heureuse dans le vaste champ dont la nature leur laisse la libre disposition [...]*

AEA 55

Tardieu se sent lui "contraint de relever le défi lancé par les obscures puissances de la destruction et de rebâtir sa propre image à partir des dernière marches du néant"¹. Il évoque l'ampleur de son fardeau de poète :

Auteur : Je cherche, en remontant très loin, ce que j'ai toujours cherché : donner un sens à ce que je vois, à ce que j'entends, à ce que j'éprouve. Comme si ce qui est » n'y parvenait pas de soi-même. Comme si l'obligation de l'aider m'avait été imposée dès l'origine, selon quelque injonction dont je ne sais rien, ni d'où elle vient, ni où elle veut me conduire.

Dialogue entre l'auteur et un visiteur OJ [OE 999]

Et Boullée de réaffirmer sa mission d'architecte-poète :

Oui, je ne saurais trop le répéter, l'architecte doit être le metteur en oeuvre de la nature.

AEA 73

Il est mû de ce besoin de chercher en cette nature son "caractère" profond pour tenter de l'exprimer dans ses oeuvres :

Frappé des sentiments que j'éprouvais, je m'occupai, dès ce moment, d'en faire une application particulière à l'architecture. J'essayai de trouver un ensemble composé par l'effet des ombres. Pour y parvenir, je me figurai que la lumière (ainsi que je l'avais observé dans la nature) me rendait tout ce que mon imagination enfantait.

AEA 136 - 137

Mais cette tâche à peine formulée lui donne le vertige :

Comment, me dis-je d'abord à moi-même, parviendrai-je à donner à mon temple le caractère propre ? Y a-t-il en architecture des

moyens d'art avec lesquels on puisse parvenir à inspirer tous les sentiments religieux qui conviennent au culte de l'Etre suprême ? J'avoue que ces questions m'accablèrent et que plus elles se présentaient à mon esprit, plus aussi le découragement s'emparait de moi. Ce fut à cette époque que l'amour de mon art fit éprouver à mon esprit des tourments innombrables.

AEA 89

Il avoue son effroi face à cette incapacité à laquelle il ne saurait échapper :

Ici, les bornes de l'art sont les mêmes que celles de l'esprit humain et personne ne peut se flatter de pouvoir les franchir. Les hommages des hommes ont beau s'adresser à l'Etre infini, ces hommages sont nécessairement proportionnés à la faiblesse de ceux qui les adressent ; remplir de leur mieux, dans un tel sujet, un devoir religieux, voilà tout ce qu'ils peuvent, et cela seul est une tâche effrayante.

AEA 80

Une figure rassemble et rassure Boullée et Tardieu dans leur lutte vaine : celle du peintre.

Boullée, avant d'embrasser une carrière d'architecte comme le souhaitait son père², avait entamé sa formation dans l'atelier d'un peintre [Jean-Baptiste Pierre, futur premier peintre du roi]. Pour rappeler cette vocation jamais reniée, il place en épigraphe de son Essai sur l'Art la célèbre profession de foi du Corrège éblouit face à la découverte de l'art de Raphaël : "Ed io anche son pittore"³. Ayant sûrement suivi les conseils que son maître Blondel prodiguait à ses élèves⁴, il y reconnaît une inspiration fondatrice et déclare :

Profondément frappé de la sublime conception de l'Ecole d'Athènes par Raphaël, j'ai cherché à la réaliser ; et c'est sans doute à cette idée que je dois mes succès, si j'en ai obtenus.

AEA 126

Son père Victor Tardieu étant peintre, Jean Tardieu côtoya cet art de l'atelier familial aux salles de classes où son père officiait, de Paris à Hanoï, puis auprès des nombreux artistes qu'il côtoie et sur lesquels il écrit. Sentant lui aussi une complicité évidente entre son art et la peinture, il avoue :

J'aurais voulu écrire comme on éclabousse de couleurs une toile.

Dialogue entre l'auteur et un visiteur OJ [OE 999]

Et de s'interroger dans ce titre :

Saurai-je peindre avec des mots ?... PA [OE 856]

Cette comparaison n'est fortuite pour aucun des deux poètes : le bel art semble à leurs yeux un moyen d'imposer immédiatement au regard l'expression de l'artiste. La Parole accomplie. Tardieu déclare ainsi un peu plus loin dans le même texte dédié à la peinture abstraite :

Je prends alors mes pinceaux. J'engage un combat géant. Je me veux mesurer avec ce qui me dévore. Je veux exprimer avec des lignes et des couleurs (oh l'armement le plus léger!) mes angoisses ou mon délire, mon ivresse, mon secret vertige.

Ce que j'aurai sorti de l'ombre de moi-même, brillera comme l'or et sera hors du temps. Il suffira d'un regard entre deux battements de paupières, d'un seul regard qui ne couvre même pas un millième de seconde, pour saisir ce que j'ai ressenti, ce que j'ai souffert, aimé ou haï, ce que j'ai voulu dire, ou crier, ou murmurer.

Saurai-je peindre avec des mots ?... PA [OE 856]

Emboîtant le pas de Tardieu qui craint que le langage verbal ne refroidisse en passant par les circuits intellectuels⁵, Boullée aspire aussi à reproduire l'évidence instantanée de ce choc qu'il ressent dans la nature :

Dans l'ensemble, l'ordre des choses doit être combiné tellement que nous puissions d'un coup d'oeil embrasser la multiplicité des objets qui le composent.

AEA 77

Aussi Tardieu précise-t-il la nature de leur ambition qui ne tend plus à saisir l'illusion d'un réel figé, mais à piéger les errances du regard qui s'y plonge :

Ce que nous voulons peindre, ce n'est plus l'objet, mais la rencontre de mouvements complexes, le glissement des surfaces l'une sur l'autre, le réveil ou le plongeon des couleurs par le jeu de leurs transparences, au moment de cette rencontre – au bord de la disparition.

Sous le piège de l'apparence PA [OE 859]

Et lorsque les deux poètes évoquent un langage qui se saisit d'un seul "regard", on croit entendre l'écho de Ledoux recherchant des formes "chargées de significations qui confèrent à l'édifice une lisibilité immédiate afin de parler aux yeux"⁶. Faisant ici allusion à des mots de Jean-Jacques Rousseau que ni Tardieu ni Boullée ne devaient ignorer, Ledoux apporte une autre "langue" chère aux deux hommes : « Telle est l'écriture des Chinois ; c'est là véritablement peindre les sons et parler aux yeux »⁷.

À l'instar de Rousseau⁸, il s'agit pour les deux poètes en quête d'expression de retrouver un langage originel. Et Tardieu de poursuivre, rêveur, quant à cette quête d'un juste équilibre entre Ecriture et poésie :

Mais j'imagine aussi ce que doit être la complète satisfaction de l'oeil, de l'oreille et de l'intelligence, chez un chinois ou un Japonais amateur de poèmes. Là où l'écriture et le dessin se rencontreraient, trempés dans la même encre, par le même pinceau, et conserveraient la trace fraîche du geste créateur [...].

L'écriture comme geste OJ [OE 1013]

Inspirés par ces exemples – parvenant à leurs yeux à incarner au mieux ce langage originel emprunt de mouvements et de transparence sans perdre en éclat et en évidence – Tardieu et Boullée tentent avec leurs outils respectifs de continuer cette recherche désespérée du langage absolu des formes.

Boullée, héritier du relativisme doctrinal de son époque⁹, tente, à travers l'éclectisme des formes et des projets, de retrouver l'universalisme d'une architecture absolue. Ainsi, s'appuyant sur sa "théorie des corps" et la recherche de grandeur¹⁰, tente-t-il dans son cénotaphe pour Newton de trouver un équilibre entre le vide et le plein, entre l'ombre et la lumière :

Avec le dessin sous les yeux, on verra ce qu'on aurait regardé comme impossible. On verra un monument dans lequel le spectateur se trouverait, comme par enchantement, transporté dans les airs et porté sur des vapeurs de nuages dans l'immensité de l'espace.

AEA 138-139

Tardieu de son côté tente aussi de piéger l'Espace par sa matière première : ces mots, formes profondes¹¹ jouant avec le poids vide du blanc des pages. Prenant le contre-pied de Ledoux

qui se voit écrivain des formes en comparant le cercle et le carré aux lettres de l'architecte dans sa quête de langage¹², Boullée s' imagine constructeur des lettres dans une même recherche d'un langage des formes :

Si, par exemple, j'étais peintre de lettres pour de hautes vitrines, ou pour des affiches grandes comme des maisons, l'alphabet deviendrait un sport harassant, car mon bras étendu suffirait à peine à en tracer les lignes. Si j'exagère cette image aux limites de l'impossible [...], les fleuves couleraient à l'aise sous les arches de mes A, les montagnes auraient la forme bombée de mes B, etc...

L'écriture comme geste OJ [OE 1013]

Car c'est bien le besoin viscéral de tout poète, architecte ou écrivain, de rechercher sans relâche à extirper du fond des choses la Parole du réel. Cette poésie du substrat que Tardieu décrit ainsi :

La poésie est un langage, c'est-à-dire : un autre langage. Elle emprunte au répertoire public ses éléments premiers, ses sons et ses couleurs, mais pour les refondre et les transfigurer. Elle replonge dans son creuset la monnaie innombrable des mots, les titres dévalorisés, les médailles aux contours abolis; elle défait les alliages grossiers, retrouve la splendeur des métaux primitifs et, par la magie du feu, recompose de nouveaux amalgames – imprévus, insolites, dont l'éclat défie enfin les forces qui ternissent et l'envahissement de l'universelle poussière.

Permanence et nouveautés PE [OE 950]

Cet éclat que leur condition d'Être sensible permet aux poètes d'effleurer mais que leurs moyens humains empêchent d'exprimer justement. A ce propos, Boullée redit l'éternelle insatisfaction du poète face à son ambition divine :

D'après les réflexions que j'ai faites sur les faibles humains qui osent élever des temples à la divinité, l'on ne soupçonnera pas que je sois content de mon ouvrage. Non, sans doute, je ne le suis pas.

AEA 95

Tardieu nuance cette déception, rétablissant la fondamentale nécessité même de ce truchement :

[...]tout ce qui s'offre ou se dérobe à nous (même les ténèbres) n'a de valeur que traduit en termes humains.

Vérité de la poésie VP [OE 181]

Et de rappeler que c'est précisément dans cette digestion intempestive, toujours plus vaine et toujours plus vraie que se joue l'essence labile de la poésie :

Voilà pourquoi, encore une fois, du point de vue de la réalité vivante et agissante, il est difficile de parler, sans les correctifs nécessaires, d'une permanence de la poésie, puisque sa raison d'être, à tout moment, est de lutter contre les routines, les idées toutes faites et les conformismes, de nous garder le regard intact, l'esprit libre et « naïf » [...] bref de renouveler sans relâche notre vision du monde et notre conception de l'homme. Aussi pourrait-on plutôt dire que ce qu'elle a de permanent c'est le don de procéder à une perpétuelle métamorphose de ce qui lui est donné.

Permanence et nouveautés PE [OE 950]

Et l'éternel vagabondage du poète passe par une curiosité toujours cultivée mais jamais rassasiée dans cette métamorphose du monde et du langage. Boullée l'oppose en ces mots au "vulgaire" :

Le vulgaire contemple sans intérêts les effets de la nature qu'il voit habituellement et qui, n'ayant plus pour lui l'attrait de la nouveauté, ne pique plus sa curiosité. Il n'en est pas de même de l'artiste qui, trouvant toujours des découvertes à faire, passe sa vie à faire des observations sur la nature.

AEA 136

Ce propos Boullée trouve un écho dans le vulgaire au sens que Paul rebeyrolle lui prête : cette absence d'engagement plastique¹³. Ne pas farder une beauté bienséante, mais embrasser le souffle vivant de la poésie sans cesse inachevé entre tradition et changement comme le développe Tardieu :

Ainsi s'accomplissent, au sein du plus parfait ensemble de contradictions qui se puisse concevoir, les mystères de l'antinomie poétique : « faite par tous » et par chacun, à la fois tradition et changement, regret d'un monde perdu et quête perpétuelle, à la fois immémoriale et toujours différente, après avoir été peut-être à l'origine même du langage, elle semble contenir, en elle seule, la fin dernière de la parole humaine, son aboutis-

sement et sa limite.

Au-delà, il n'y a plus que la musique – ou le silence.

Permanence et nouveautés PE [OE 950]

Cette oscillation vertigineuse est enfin brisée par Boullée, pour qui la réflexion nécessaire mais sans issue ne doit pas nuire à la raison d'être de l'artiste, du poète, de l'écrivain et de l'architecte :

Les meilleurs raisonnements sur les beaux-arts ne serviront jamais à former des artistes. Pourquoi ? C'est que le raisonnement ne peut nous servir à nous faire acquérir des sensations et que l'art de les exprimer, qui provient de notre sensibilité, est le but des beaux-arts.

AEA 163

Aussi Boullée affirme-t-il que c'est dans la répétition de cette tentative, fût-elle maladroite et sans issue, de piéger le murmure des choses dans une oeuvre – un poème, un texte ou un bâtiment – que réside le seul échappatoire du poète face au drame de l'informulé cher à Tardieu¹⁴.

On peut savoir gré à un artiste qui écrit sur son art, mais ce n'est point assez. C'est par des productions qu'il développe ses talents et qu'il les fait reconnaître, car ce n'est pas de bien dire que l'on exige d'un architecte, c'est de bien faire.

AEA 155-156

Car pour le poète – architecte et écrivain – il dénonce :

Commenter sur ses plaisirs, c'est cesser de vivre sous leur empire, c'est cesser d'en jouir, c'est cesser d'exister.

AEA 164

Car, parodiant Ponge, ami et compagnon de route de Tardieu face au murmure des choses, l'architecture doit être moins objet de respect que de consommation¹⁵. L'auteur affronte sa condition :

Quel est l'auteur qui ne sent pas sa faiblesse ? Quel est celui qui ne désire pas au-delà de ses forces ? Tous les hommes qui ont de l'attitude au travail sont tourmentés du sentiment de leur insuffisance.

AEA 79

Et c'est en tentant sans relâche de dépeindre au plus juste les monde et ses habitants, pour permettre au suivant de porter plus

en avant cette fuite hors de la caverne platonienne :

Je vais tracer au lecteur la marche de mes idées ; le tableau de mes peines pourra en épargner à ceux qui me succéderont dans la carrière des arts.

AEA 133

Notes

¹ Argument [FI]

² AEA 11, Montclos]

³ apparaît pour la première fois semble-t-il dans Roger de Piles, Abrégé de la vie des peintres, Paris, 1699, p.297

⁴ J.-F. BLONDEL, Cours d'architecture, I, 186 : conseillait à ses élèves de "puiser dans les tableaux de Raphaël le goût relatif à l'architecture"

⁵ Dialogue entre l'auteur et un visiteur [OJ]

⁶ Claude-Nicolas Ledoux, L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation p. 130

⁷ Jean-Jacques Rousseau, Essai sur l'origine des langues, Paris, Gallimard, 1990, p. 74

⁸ "Comme les premiers motifs qui firent parler l'homme furent des passions, ses premières expressions furent des tropes.

Le langage figuré fut le premier à naître, le sens propre fut trouvé le dernier. [...] D'abord on ne parla qu'en poésie ; on ne s'avisa de raisonner que longtemps après."

Jean-Jacques Rousseau, Essai sur l'origine des langues, op. cit., 1990, p. 68

⁹ Voir AEA15, les propos de Montclos

¹⁰ Voir AEA 76-83

¹¹ Deuxième mouvement – Le désert des mots, SP [OE 1077]

¹² "Le cercle, le carré, voilà les lettres alphabétiques que les auteurs emploient dans la texture des meilleurs ouvrages. On en fait des poèmes épiques, des élégies ; on chante les dieux ; on élève des temples à la valeur, à la force, à la volupté, on construit des maisons, et les édifices les plus ignorés de l'ordre public."

Claude-Nicolas Ledoux, L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation, op. cit., p. 218

¹³ RONDEAU Gérard, Rebeyrolle ou le journal d'un peintre, Editions Ides et Calendes, Neuchâtel, 2000

¹⁴ MAD [OE 557]

¹⁵ PONGE Francis, Le Pain, dans Le Parti pris des Choses, Gallimard, Paris, 2006 [1942], p.46

Argument

Ces textes reflètent la lutte du poète chargé de démasquer la vérité du réel pour le dépeindre. Entre ce "nuage en mouvement" et l'Homme, esclave de son enveloppe, une guerre du langage s'amorce alors. Le sensible contre le dicible, les formes contre les lettres, les mots contre le trait, les gestes contre l'image. L'Homme contre lui-même.

Accents [Argument]

Pour résister à ce foisonnement des choses au sein d'elles-mêmes qui s'obstine à nous étouffer, deux seuls partis semblent convenables : ou bien peser de tout son poids corporel sur les fragments de matière qui nous heurtent, les briser, convertir l'un en l'autre, modifier leur forme et leur destination (ainsi travaillent le physicien, le statuaire, le forgeron); ou bien imaginer, à l'écart de la raison, un lieu sans point ni ligne, un espace en dehors de l'espace, où l'on verse pêle-mêle toutes les choses, où elles se réduisent instantanément à rien, fondent, disparaissent, effaçant du même coup le spectateur et l'innombrable figuration du spectacle.

Délivré, cet esprit sans personne respire quelque temps et se fraye une route à travers tout. Mais bientôt ce fleuve d'ignorance lui-même se change en une menace, en un ennemi exclu des formes, en un pressentiment grave, égal et continu, dénoncé seulement par le lourd soupir de regret qu'il soulève en nous. C'est alors que les choses apparaissent de nouveau aux environs, avec des gestes de tendresse et de mélancolie et que la terre nous reconforte en offrant un sol dur et divisible à nos inutiles compas.

Cette angoisse en forme de cycle trouve son plus parfait apaisement dans l'acte de composer un poème : les mots, choses semblables aux choses, passent, aussitôt formée l'image qu'ils révèlent; le rythme qui les apporte abolit à son tour les images et la gangue de toute signification logique, s'il contente par ses temps forts le désir de solidité, et par ses flottements l'appel vers une disparition générale.

AC [OE 86]

Trois visions de l'homme à travers l'expérience poétique

De toute façon, voici le poète dans sa condition d'homme écartelé ! En lui, deux êtres s'opposent et se complètent :

– D'une part un être de raison, un homme parmi les hommes, empruntant leur langage pour exprimer les joies et les souffrances personnelles d'un vivant;

– D'autre part, un Être inconnu, impulsif, intuitif, inexplicable, multiforme, infini, l'otage, en quelque sorte, de tout un monde beaucoup plus vaste que n'en peut contenir une conscience humaine, l'otage et le messager qui relie l'être personnel non seulement à tous les autres hommes, mais encore à tout l'univers animé, à toutes les choses inanimées, à ce qui est visible, à tout ce qui est invisible.

Cet Être incommensurable, le poète le regarde en lui-même, ou plutôt l'écoute, avec une sorte de stupéfaction, mêlée tantôt d'horreur et tantôt d'une étrange ivresse, comme s'il avait pour mission, lui, l'homme vivant et parlant, de donner le jour aux revendications douloureuses de ce « quelqu'un », de ce « quelque chose » qui est comme enfermé, qui voudrait s'exprimer et qui n'y parvient pas !

[...]

Sémé à tel point de l'espace, [...] l'homme se nourrit de la substance du monde. Non seulement dans son corps, mais dans son esprit, il s'imprègne des choses, il les détruit et il les distille, pour en composer on ne sait quels étranges objets – les « machines » –, on ne sait quels bizarres élixirs – les « idées », les « paroles » –, les uns et les autres étant propres à lui donner puissance sur lui-même comme sur tous les autres êtres vivants ou non vivants qui peuplent la nature.

3 [OE 548]

Figures [Argument]

Dans un monde où tout se tait sous la menace d'une épouvantable absence, l'homme autrefois bercé par la voix des dieux se retrouve seul, contraint de relever le défi lancé par les obscures puissances de la destruction et de rebâtir sa propre image à partir des dernières marches du néant.

Toutes choses existantes, il doit les reprendre à son compte, comme s'il en était le créateur ou tout au moins le responsable. Il semble en effet qu'à son approche, avant même qu'il dise un seul mot, une sorte de confus langage s'éveille dans les sons, dans les couleurs et les formes visibles. Depuis longtemps la cruelle et touchante maladresse de l'univers l'attendait pour être guidée, informée, peut-être rachetée, en tout cas délivrée de sa solitude tragique et de l'impossibilité de communiquer. Dans cette longue et douloureuse révélation de l'Être par lui-même, le rôle des héros de l'art apparaît revêtu d'une importance magique.

[...]

Les pages de ce recueil n'ont pas d'autre objet que de chercher à définir en termes de poèmes, par la transposition des sons en images, des couleurs et les formes en sonorités verbales, le propos particulier de quelques-uns de nos maîtres, choisis sans ordre et seulement au gré des préférences personnelles de l'auteur.

L'oeuvre de chacun d'eux, on a tenté de l'embrasser d'un seul coup d'oeil, c'est-à-dire selon la démarche propre au pouvoir d'imaginer, lorsque les souvenirs électifs s'agglutinent dans une sorte de délire heureux, autour d'une interprétation légitimement tendancieuse, balbutiant vers un geste, vers un mot. Il semble alors que l'on soit sur la trace de certaines lois de sélection et d'affinités, de correspondance et d'analogie, dont l'étude précise nous apprendrait de quelles ruses se sert la mémoire pour surmonter ces insuffisances, pour compenser des fuites par des gains supposés, pour remplacer l'insaisissable par des équivalences concevables, pour convertir les chocs énigmatiques de l'expérience en intelligibilité – et comment, sur ce chemin, elle a découvert un autre langage.

FI [OE 162]

Le souvenir du réel

Il est donc, à notre sens, des vertus de grandeur et de modestie, de rigueur et de simplicité qui semblent communes au style des meilleurs poètes et à l'écriture des plus éminents hommes de science, du moins lorsque ceux-ci consentent à traduire pour nous dans le langage courant les résultats les plus évidents et les plus accessibles de leurs travaux. [...] Quelque chose par ici murmure et me parle – dit l'Homme. J'écoute. Qu'est-ce que j'entends ? Il me semble que ce soit ma propre voix – mais étrangère et lointaine comme un souvenir.

Chaque pas que je fais en avant dans l'obscurité qui m'entoure, chaque coup de pioche que je donne à la paroi de ma prison, éveille un écho montant d'un abîme de distance.

Aurais-je donc, de ce qui est là en ce moment sous mes yeux, ou même de ce qui va paraître, une sorte de souvenir ? Ai-je en moi conservé le passé et l'avenir du monde ? Est-ce que tout cela existait avant moi ou sommes-nous inséparables ?

Et pourquoi cette joie, pareille à la piété et à la mélancolie, lorsque, dans ma mémoire plus vaste que moi-même, pas à pas je m'aventure, désignant et nommant avec amour chaque objet reconnu, comme on retrouve une langue oubliée ? [...]

Jean et Marie-Laure Tardieu
Numero 22-23 de Décembre 1964 de la revue Labyrinthe,
Ed. Albert Skira, Genève

Vérité de la poésie

La vérité poétique est une vérité créatrice.

C'est pourquoi, aux heures où l'évènement contraint la société à se taire et à souffrir, il ne faut pas attendre de la poésie qu'elle farde la vérité ou bien propose on ne sait quelle « évasion » dans la « beauté » – évasion qui ne serait qu'un vulgaire produit de remplacement, bon tout au plus à calmer un instant les esprits affamés d'espace et à masquer honteusement la douleur.

[...]

Entre l'erreur de l'« évasion » idéaliste et de l'erreur de l'« acceptation » réaliste, au coeur même de l'exactitude et de l'épreuve – c'est là que se maintiennent à l'état incandescent les puissances condensatrices et formatrices de la poésie.

[...]

Ce qu'ils [les poètes] recueillent de l'heure présente se décanter et s'organise autour de quelques grands mouvements d'horreur ou d'amour – car la poésie est la perception des couleurs de l'esprit.

Tout est là – dit le poète – il n'est que de changer le regard, et l'on « voit » – car la poésie est la révélation du possible. Les masques bariolés fondent à son feu. Et à leur place se lèvent de grandes Faces véridiques – car la poésie est la recherche de l'identification.

Les figures limitées de l'expression s'entrechoquent dans le langage en fusion et se prêtent à des alliages imprévus, innombrables, sous l'éclair éblouissant de la surprise – car au « symbole » d'autrefois, conçoit comme la participation de la personne pensante à une transcendance présumée qu'elle redécouvrirait peu à peu, s'est substitué son contraire, l'image, qui projette le plus loin possible une réalité concrète en pleine formation et s'efforce de surmonter les ténèbres de la contradiction, seule évidence que l'on puisse, honnêtement et communément, prendre comme point de départ.

Ces ténèbres, au lieu de les révéler, de s'enivrer à leur contact ou simplement de les contourner avec une prudence désarmée, le poète aujourd'hui les combat, les attire dans le piège de la vie quotidienne ou même les méprise ou les outrage : de toute façon, c'est, entre elles et lui, un pathétique dialogue « d'homme à homme » – car tout ce qui s'offre ou se dérobe à nous (même les ténèbres) n'a de valeur que traduit en termes humains.

VP [OE 181]

Formes et figures

REMARQUE

Ici comme là, pas de prétention à l'objectivité. Bien au contraire, la ferme volonté de saisir le décor subjectif que suscite en nous telle image, tel concept ou telle oeuvre. Sans doute, les connaissances, les souvenirs, y jouent leur rôle, mais aussi les sympathies secrètes, les sentiments inexplicables – et ces obscurs courants qui font se joindre et se déposer, au fond de notre esprit, en des concrétions insolites, les sons et les couleurs, les formes et les figures.

VX [OE 518]

Le sens et le silence

Il pleut des milliards de traits. Leur averse tantôt se concentre, noircit le dessin du littoral, tantôt se distend et s'éclaire pour former l'immense voilure des nuages. La pluie ne cesse pas – même invisible. Je suis l'enfant de ce perpétuel déluge et mon épaisseur provisoire, crispation de la matière éternelle, ne tardera pas à se diluer dans ces masses d'eau agitées et changeantes qui pénètrent dans mon esprit, ruissellent sur mes yeux, inondent mon visage, imbibent mes vêtements, quand je vais à grands pas sur le môle, respirer l'odeur âcre de la mer.

Je rends visible et permanent le miracle de l'éphémère. Être et n'être plus, passer et demeurer, regard évanoui en même temps que fixé – un souffle qui s'éternise, une buée, dès son apparition à jamais saisie dans une houle énorme de mémoire. À travers le prisme personnel qui divise ma propre vision, ce que j'aperçois se réfracte et s'en va brûler sans fin, en deçà de mon regard, dans l'image renversée des heures. L'émotion qui m'animait échappe à l'homme que je suis. Elle se change en quelque chose qui semble être le tremblement même de la lumière et de la pluie et qui ne sait pas, comme nous, mourir.

HOL [OE 933]

L'obturateur couperet

Tout geste créateur, en fixant sa propre trace visible ou lisible, découpe un instant de ce qui se passe : sous l'effet paradoxal de cette interruption, le fugace se transforme en permanence, la vie en son propre tombeau.

Renchérissant sur cette substitution perpétuelle qui joue aux dés sur le Vif et le Mort, le peintre, en adoptant, à titre provisoire, un autre moyen d'expression qu'il connaît bien aussi, continue le même jeu dialectique de l'instant et de l'immobile, du présent, qui devient tout à coup son propre souvenir.

Double, triple révélation d'une éternité de lumière qui se fige en un signe inscrit, d'un fragment de roche qui, autrefois arraché à un mouvement de l'écorce terrestre, puis devenu la proie du remuement incessant de la mer, se trouve soudain bloqué par le regard instantané Rien d'étonnant à ce qu'il affirme (beaucoup plus qu'une ressemblance fortuite ou qu'un symbole) une identité essentielle avec cette sorte de petit rocher troué, qu'un autre « H » – celui d'Elseneur – considère, en méditant à haute voix, tandis que le fossoyeur, les bras croisés sur sa bêche, se tait...

Et il est vrai que le jeu consiste à donner un sens surajouté à ces pierres qui ne possédaient d'autre histoire que l'absolu, la solitude et l'abandon. Mais il est aussi vrai qu'à peine exposé aux feux croisés des allusions, le déclic – à la fois les retranche de la vie et leur donne une nouvelle naissance. LE caillou, devenu tête de mort, cesse d'être caillou : il meurt deux fois – mais aussitôt ressuscite, promu à l'existence seconde de la signification.

MI [OE 1057]

Giacometti peintre

L'être humain, non tel qu'il est mais tel qu'il se fait et tel qu'il devient, est un nuage en mouvement, sans cesse modifiant sa propre effigie. Son pouvoir de s'imaginer autre le revêt à tout moment de toutes les métamorphoses du songe. Mobile est son reflet dans les profondeurs de ce monde, innombrable sa perpétuelle naissance. Cependant, si on l'isole, en tant que cause, de ses multiples effets, sa figure se révèle fixe, immuable et limitée.

[...]

Puis viendrait la cérémonie de l'observance. [...] Observer et se soumettre, tel est le rite, la traditionnelle prière du peintre devant la figure sacrée des choses visibles. C'est une humilité et c'est un défi, un geste d'amour et un combat, un acte de raison et une insistance démentielle. La main du peintre, comme si elle fustigeait, comme si elle châtiait la création, vient et revient autour de son immobile modèle. Trait par trait, lasso après lasso, cerne après cerne, il faut enfin fixer cette proie fuyante, perpétuellement appelée hors d'elle-même par l'impérieuse exigence de ses transformations, perpétuellement prête à s'évader dans son plus lointain avenir et même déjà hantée par sa dissolution.

Ici apparaît l'ambiguïté, le renversement automatique de l'impression de fixité, comme il arrive de toute notion poussée jusqu'à son extrême conséquence : c'est que l'illimité et en quelque sorte la vitesse du possible humain se trouvent, comme par miracle, saisis en même temps que le fixe, le stable, le limité.

[...]

Un trait de pinceau – j'en éprouve du bout des doigts l'abstraite, déliée et friable sensation – ce fut d'abord un mouvement rapide et sûr avant de devenir la trace fixée, désormais immobile, de ce mouvement. Nulle « forme » qui n'ait été d'abord cheminement, vitesse, intention, destination d'un point à un autre, bref un geste de désignation. Cet échafaudage de traits, cette vannerie prodigieuse et légère, ce tissu serré de fils, de franges et de teintes, c'est l'homme en forme de proue qui s'avance et s'impose, muet, démesuré, achevé, inachevé, compact et transparent, sans vaine « expression » sur son visage essentiel, sans gesticulation inutile, sans autre volonté que de fendre l'espace et de se construire dans le temps.

PT [OE 967]

Sous le piège de l'apparence

Qui songerait à épuiser l'instant ? Le mieux que l'on puisse faire, à l'affût devant ce cratère sans cesse en ébullition, est de guetter passionnément les plus beaux de ces fragments de durée – leur visage éphémère, aussi vite évanoui qu'entrevu – et d'essayer de les saisir, puis de les maîtriser et de les embaumer avec précaution. Cet office, la plus grande gloire de l'artiste, n'est pas simple : il y faut à la fois la patience et l'indépendance de l'esprit du savant, l'amour de la vie, le sens du périssable, le goût de la transcendance, l'humilité du saint, enfin l'orgueil de l'Homme, qui veut connaître ce qui le dépasse et tenter d'arrêter ce qui fuit.

Car il s'agit bien de ce qui change et non plus de ce qui est. Autrefois, on se serait dit : « Qu'est-ce que cet instant ? Quel est-il, cet éclair arraché à la nuit ? »... Des trombes d'événements, des cataractes de chiffres, des contradictions qu'il faut admettre comme des éléments de calcul, des métaphysiques mouvantes, organiques, explosives ont lancé nos piétres questions par-dessus bord,

Il n'y a plus d'identité, ni d'être. Ce que nous voulons peindre, ce n'est plus l'objet, mais la rencontre de mouvements complexes, le glissement des surfaces l'une sur l'autre, le réveil ou le plongeon des couleurs par le jeu de leurs transparences, au moment de cette rencontre – au bord de la disparition.

PA [OE 859]

Poésie et mouvement

La vérité physique de la poésie est dans les schémas dynamiques qu'elle exprime et qu'elle suggère. Un mot n'a de poids, une image n'a de forme que s'ils sont portés par un mouvement de l'esprit.

De là vient peut-être que, dans l'aube trouble qui précède immédiatement la création d'un poème, certains mots s'imposent, comme s'ils étaient seuls frappés d'une vive lumière. De ces mots naîtront tous les autres – par « scissiparité ». C'est qu'ils contenaient tout l'élan momentané de l'esprit : vers ou contre, ici, en haut, en bas, à travers, malgré...

De là vient sans doute aussi que, dans ce moment créateur, le poète ait l'impression qu'il écrit, sous la dictée, un texte qu'il comprend mal. Ou bien, qu'il ne fait que retrouver peu à peu un texte oublié. Ou encore, qu'il complète un message dont seuls les mots clés lui ont été transmis, dans une langue étrangère. D'où les tâtonnements, les erreurs d'interprétation, les rectifications successives, jusqu'à ce qu'enfin il arrive à la traduction juste, à la version « conforme ».

PE [OE 950]

Le sens dans tous les sens

De cette vue aussitôt j'ai tiré la leçon. C'est que je n'exprime avec quelque bonheur que ce qui vient de ma propre expérience, laquelle est à la fois obscure, globale et intense et passe dans un alambic fait de paroles simples, mais difficiles à choisir et conformes à cette particularité. Il lui faut, pour cela, donner le poids du concret à des visions en apparence abstraite qui ne sont ni tout à fait des « images » ni des « symboles », mais des transformations éprouvées comme des chocs.

OJ [OE 983]

Au commencement, sur les parois colorées...

Au commencement, sur les parois colorées des cavernes, encore masqué du muflle de la bête ou du démon, l'homme s'égarait, chasseur traqué par ses victimes, à la recherche de sa propre image. Puis il s'assit à l'ombre de ses dieux, les mains posées sur les genoux, le regard fixe ou bien tourné vers le dedans, pour séparer en lui-même la lumière et les ténèbres et concevoir son avenir.

Plus tard, il se dressa dans le soleil et apparut rayonnant, paisible, assuré, semblable aux Immortels.

Ensuite, il y eut, entre le rouge des tourments de la colère et le bleu des béatitudes promises, le drame de la divinité incarnée dans la douleur, les draperies rigides de la sainteté, le halo de la transcendance autour des gestes les plus humbles, promus à la dignité de symboles annonciateurs.

Longtemps après, on redescendit à ras de terre et ce fut l'Histoire, un atelier retentissant, obscur encore à demi, où les forges de la Raison cernaient de leurs grandissantes les formes du réel, si proche et pourtant inconnu.

Alors l'homme s'effaça peu à peu du paysage. Et ce paysage, d'abord, fut celui de la nature animée, l'eau, les rayons du soleil, les frondaisons, les nuages, enfin celui des objets immobiles : deux pommes dans une corbeille, un poisson sur un plat – quelque chose qui se tait et qui attend...

Aujourd'hui le repas est consommé. La nappe et la table ont disparu. Pour rendre visible l'invisible, les peintres n'ont plus besoin de lui prêter notre visage, ni l'aspect des témoins silencieux de notre vie. Ils savent que, depuis toujours, le secret de la peinture n'était pas seulement dans l'éloquence des fables, ni dans la ressemblance des figures, mais dans une oscillation perpétuelle entre l'intelligence créatrice et la magie du sensible.

PA [OE 855]

Troisième mouvement - Le Cri

Drammatico

A. – Venez voir ce paysage que vous aimez tant : montons sur la terrasse !

B. – Je me méfie de vos spectacles – imaginaires ou réels ! Vous m’avez déjà joué un tour, au début de notre conversation ! Souvenez-vous ! Un jeu de passe-passe ! À peine parliez-vous de quelque chose et à peine avais-je cru comprendre, que déjà votre imagination mouvante avait substitué une figure à une autre !

[...]

A. – C’est le rôle du langage : il provoque, il ne satisfait pas. Il provoque à d’autres approches, comme il provoque à l’action. Je vous l’ai dit, la parole est un appel, plutôt qu’un contenu. C’est pourquoi nous restons « toujours » sur notre faim.

[...]

La vie du langage, vous le savez bien, c’est le malentendu. Un glissement perpétuel.

[...]

SP [OE 1084]

Permanence et nouveautés

La poésie est un langage, c’est-à-dire : un autre langage. Elle emprunte au répertoire public ses éléments premiers, ses sons et ses couleurs, mais pour les refondre et les transfigurer. Elle replonge dans son creuset la monnaie innombrable des mots, les titres dévalorisés, les médailles aux contours abolis ; elle défait les alliages grossiers, retrouve la splendeur des métaux primitifs et, par la magie du feu, recompose de nouveaux amalgames – imprévus, insolites, dont l’éclat défie enfin les forces qui ternissent et l’envahissement de l’universelle poussière. Ce feu, ce pouvoir de purifier, de rajeunir et de métamorphoser vient d’ailleurs et de plus loin que le langage. Parcourant tout l’être de l’homme, de l’instinct à l’intelligence, il prend naissance dans le rythme originel qui crée et soutient toute vie. Il marie la danse cannibale et la soif spirituelle, convoque à ses secrètes cérémonies tout ce qui est visible et invisible, ce qui fut, ce qui est, ce qui n’est pas. Ses clés aimantées rampent dans les souterrains, volent à travers les airs, disparaissent à l’infini et, soudain, les voici qui ouvrent la porte la plus proche d’un cœur battant : il semble que la poésie, tenant la main des trois divinités nervaliennes – la Sainte, la Fée, la Sibylle – et se promenant avec elles dans la Forêt de Symboles baudelairienne, ait gardé le privilège sacré de parler aux hommes leur « langue natale », cette langue qu’ils ont oubliée et dont nos pauvres mots de tous les jours ne sont que des « miroirs obscurcis et plaintifs ».

PE [OE 950]

Permanence et nouveautés

Si le fait d'adopter les termes du langage courant répond, nous l'avons vu, à une certaine soumission par rapport à la loi commune, la nécessité de faire évoluer le langage poétique, de le faire naître et renaître sans cesse répond, chez le poète, au besoin profond qu'il éprouve de dégager ce qu'il y a en lui d'irréductible et d'affirmer ainsi, de manière exemplaire, les inaliénables droits de la liberté intérieure qui, d'ailleurs, se confondent souvent avec l'intuition du « mieux ».

C'est alors que le poète se trouve déchiré, tiré à hue et à dia par les termes d'une antique opposition, profondément engagée dans les racines de notre nature. Le dilemme liberté-obéissance est inséparable de la personne humaine en tant que celle-ci s'affirme à la fois comme être social et comme individualité et nul ne ressent plus intensément que le poète – plus tragiquement parfois – l'urgence de cette contradiction.

Voilà pourquoi, encore une fois, du point de vue de la réalité vivante et agissante, il est difficile de parler, sans les correctifs nécessaires, d'une permanence de la poésie, puisque sa raison d'être, à tout moment, est de lutter contre les routines, les idées toutes faites et les conformismes, de nous garder le regard intact, l'esprit libre et « naïf » [...] bref de renouveler sans relâche notre vision du monde et notre conception de l'homme. Aussi pourrait-on plutôt dire que ce qu'elle a de permanent c'est le don de procéder à une perpétuelle métamorphose de ce qui lui est donné. Elle ne cesse de mettre au monde sa propre image; elle ne demeure elle-même qu'à la condition d'être perpétuellement autre.

PE [OE 950]

Saurai-je peindre avec des mots ?...

Saurai-je peindre avec des mots, ces mots qui ne m'appartiennent pas, que je ne puis qu'emprunter un instant ? Je voudrais pouvoir partager cette feuille de papier en quelques surfaces limitées et précises : deux triangles inégaux, l'un noir, l'autre rouge, un carré gris, un cercle jaune pâle et, là-haut, un seul point rond et bleu dans un angle, comme en dehors de l'univers, afin de m'alléger de tout le poids de ces paroles, dont il n'est pas une seule qui convienne exactement à ce que je veux exprimer. Que de circuits, que de ruses pour fixer dans le langage les figures de notre fantaisie ou les décisions de notre rigueur ! Il me faut une phrase toute entière et non pas un seul mouvement de la main, pour évoquer ce que fait un compas lorsqu'une de ses pointes aiguës, piquée à angle droit sur la surface blanche, reste fixe tout en pivotant sur elle-même, et que l'autre, pourvue d'une extrémité traçante, tourne autour de cet axe jusqu'à boucler la boucle sans défaut, lieu des spéculations du calcul, et, pour notre regard, plaisir de la perfection définitive !...

PA [OE 856]

Outils posés sur une table

Mes outils d'artisan
sont vieux comme le monde
vous les connaissez
Je les prends devant vous :
verbes adverbes participes
pronoms substantifs adjectifs.

Ils ont su ils savent toujours
peser sur les choses
sur les volontés
éloigner ou rapprocher
réunir séparer
fondre ce qui est pour qu'en transparence
dans cette épaisseur
soient espérés ou redoutés
ce qui n'est pas, ce qui n'est pas encore,
ce qui est tout, ce qui n'est rien,
ce qui n'est plus.

Je les pose sur la table
Ils parlent tout seuls et je m'en vais.

FO [OE 1152]

Deuxième mouvement - Le désert des mots

B. — Que sont-ils [les mots] donc ?

A. — Des points de repère, rien de plus. Ou, si vous voulez, des « noyaux », des pôles d'attractions autour desquels pivotent, en grand nombre, toutes sortes d'allusions directes ou indirectes, des images avec leurs reflets, des sons avec leurs harmoniques. Beaucoup de souvenirs aussi et beaucoup d'erreurs. Chaque mot est un système complet, plus ou moins aléatoire, de gravitations. Un astre, un soleil qui a sa naissance, son apogée, son déclin. J'ajoute que, souvent, les plus beaux sont ceux qui sont morts et qui sont inutiles et disponibles.

[...]

Mais je vous l'ai dit : je cherche les plus vides. D'ailleurs, pour atteindre mon but, il est une voie plus directe : je choisis les lieux de ce monde-ci où la parole humaine n'a plus accès — ou plus de sens.

B. — Que voulez-vous dire ?

A. — Il est des paysages primitifs — de plus en plus rares, c'est vrai — où il suffit de vivre, de respirer et de se taire, pour que se produise cette merveilleuse « réconciliation » dont nous parlions tout à l'heure. Les plus proches, les plus chers à mon esprit, ce sont ceux-là qui m'entraînent aussi le plus loin.

[...]

B. — S'ils étaient tout à fait vacants, et fragiles, comme des bulles de savon, ce ne seraient plus des mots : seulement des sons ou des bruits !

A. — Pourquoi pas ? C'est toujours le terme ultime du langage : ressembler au murmure des choses.

SP [OE 1077]

Dialogue entre l'auteur [A] et un visiteur [V]

V : Pour vous, qu'était-ce donc qu'écrire ?

A : C'était tracer des lettres et prononcer des mots « dans un certain ordre assemblés » ou même dans un certain désordre. C'était à la fois dessiner et faire entendre, sans se soucier de faire « comprendre ».

V : Le « non-sense » ? Les « nursery rimes » ?

A : Pas uniquement; mais il y a de cela : une sorte de tam-tam de la parole. Retrouver un envoûtement perdu.

[...]

A : Il me semble que j'ai commencé par aimer les mots pour eux-mêmes, en dehors de ce qu'ils signifient. Tantôt pour leur sonorité, ou pour le rythme qui les enchaîne. Tantôt pour leur destin visible : la lettre que l'on trace approfondit la page, comme l'oiseau écrit sur l'espace.

[...]

A : Je ne vous ai pas dit que je voulais les [les arts] « confondre ». J'ai dit que je voulais leur voler certains secrets qui puissent ranimer la vigueur expressive du langage verbal. Peindre, sculpter, composer pour être joué par des instruments de musique, c'est couper un certain nombre de relais, c'est mettre l'esprit en contact immédiat avec les sensations. Le langage verbal, lui (surtout si vous le « lisez » dans le silence), passe par des circuits intellectuels et perd un peu de sa force dans ce détour : il refroidit. J'aurais voulu écrire comme on éclabousse de couleurs une toile. Ou comme on frappe sur un gong. Ou comme on chantonne. Ou comme on crie.

[...] C'est en tout cas [...] une des extrémités du parcours que j'ai voulu faire. Il peut aller de l'extrême conformité (les mots sont alors comme des vitres transparentes qui laissent tout passer sans y ajouter leur couleur propre) jusqu'à l'extrême irrévérence. De même que ce qui vit oscille entre une perpétuelle naissance et une perpétuelle mort, ce qui bouge dans le langage, quand il se veut « autre », oscille entre l'usage et le dérèglement, entre une forme et une matière, entre la volonté et le hasard, entre le sens et le non-sens.

OJ [OE 999]

Le sens des lettres que je trace...

Le sens des lettres que je trace a entraîné dans des millions de mains, mais ce qui est propre à chacun de nous c'est la manière que nous avons de dessiner le signe, comme si nous venions de l'inventer. Écrire est mon interprétation personnelle. Ce jeu de lignes pures et de boucles, ces figures absolues, ces « caractères » depuis tant de siècles détachés des objets dont ils furent les symboles primitifs, chacun de nous les plie et les gauchit à sa façon. Voici, dans cette monnaie qui court depuis dix mille années, notre empreinte toute neuve, le sillage de notre vie et, selon la morsure plus ou moins accusée du trait, la trace de notre vigueur ou de nos faiblesses, de notre franchise, ou de notre ruse, fièvre ou sérénité, espoir ou découragement – les vraies lignes de notre main, notre reflet, notre ressemblance.

Mais attention ! Cette expression de notre écriture, pareille à celle d'un visage et qui trahit nos mouvements secrets, n'a rien de commun avec la signification convenue du mot ou de la phrase qu'au même instant nous écrivons. Ce qui parle et te ressemble, c'est la forme des lettres et non le sens du mot, lequel est commun à tout le monde...

[...]

Je dis qu'il qu'il y a dans ce monde un mouvement sans fin et tout ce qui se meut abandonne une trace visible, une arabesque, un reflet, une couleur.

PA [OE 864]

L'écriture comme geste

Ce qui s'étend, comme une vaste possibilité, entre les signes de l'écriture, ce n'est pas seulement le blanc de la page (ou le grain de la pierre) c'est encore l'Espace, parfois le jour, parfois la nuit.

Les mots visibles, disposés à la suite et à l'écart les uns des autres, n'ont pas la continuité chevauchante des paroles qui leur correspondent et qui ont pour milieu la durée du discours. Ils sont comme des points de repère dans l'étendue. La signification de chacun d'eux est à la fois ponctuelle et tourbillonnante : le sens naît de leur rapprochement comme l'éclair du choc électrique des nuages.

[...]

Si, par exemple, j'étais peintre de lettres pour de hautes vitrines, ou pour des affiches grandes comme des maisons, l'alphabet deviendrait un sport harassant, car mon bras étendu suffirait à peine à en tracer les lignes. Si j'exagère cette image aux limites de l'impossible (comme dans ce conte de Borges où la carte géographique recouvre entièrement le pays qu'elle décrit), les fleuves couleraient à l'aise sous les arches de mes A, les montagnes auraient la forme bombée de mes B, etc...

[...]

Enfin, quand j'ai connu l'admirable Mallarmé du coup de dés, j'ai révééré cette architecture typographique où la proportion des signes se substitue au rythme sonore, où tantôt l'isolement des mots, tantôt leur groupement produit sur l'intelligence l'effet d'un orage lointain; le bruit feutré de la foudre nous parvient après l'éclair, le sens après le son. Dans cet immense poème, tout est gestes de l'esprit. Une nuit incomparable envahit les pages et ce sont les mots qui sont les « blancs ».

Mais j' imagine aussi ce que doit être la complète satisfaction de l'oeil, de l'oreille et de l'intelligence, chez un chinois ou un Japonais amateur de poèmes. Là où l'écriture et le dessin se rencontraient, trempés dans la même encre, par le même pinceau, et conservaient la trace fraîche du geste créateur, une feuille, une branche, un plumage étaient écrits du même élan de la main que les pleins et les déliés d'un « caractère », cependant que le son des paroles correspondantes comblait les vides du silence et que le rêveur éveillé percevait la superposition innombrable des connotations.

Idiographique ou phonétique, hiéroglyphique ou alphabétique, comme il est fascinant, le pouvoir qu'exerce, sur nous, tout Ecrit, même si nous ne le comprenons pas !

OJ [OE 1013]

Poèmes à voir

La page imprimée sur laquelle l'oeil chemine de bout en bout, de ligne en ligne, comme un boeuf de labour sur les sillons, n'est pas, pour moi, le seul moyen d'accès à la poésie.

Depuis Apollinaire et ses amis (n'oublions pas que Picasso était l'un d'eux et que le Futurisme de Marinetti était leur contemporain) la forme du « calligramme » avait surgi.

Représentée, figurative et objective comme un dessin ou agissant par agression, la poésie sortait de ses gonds, sautait au visage, descendait dans la rue, jouant plus d'un tour à sa façon pour déranger les habitudes et briser les poncifs.

[...]

Les feuilles réunies dans cet album, je les ai, de ma propre main, recouvertes de signes écrits. Leur but essentiel est d'inviter le regard à balayer librement leur surface à la façon d'un projecteur tournoyant sur un paysage.

Cette surface est composée ou plutôt décomposée, déchirée, éclatée en fragments épars, dont chacun a sa signification et sa place voulue, mais que l'esprit doit recomposer pour en faire un tout, signifiant et allusif, perçu comme un tableau, comme un instant fixé.

J'envie les caractères idéographiques de la Chine et du Japon, qui peuvent allier la beauté plastique du coup de pinceau au sens et au son qui s'en dégagent. Ainsi un coup de gong répand ses ondes qui vont au loin s'élargissant.

PV [OE 1344]

Le point où tout commence

10.

Le point où tout

Commence et revient

— — —

COMME NOS YEUX
COMME NOTRE CŒUR
L'ESPRIT A SES ILLUSIONS
D'OPTIQUE
QU'IL S'ENVOLE DANS L'ESPACE VERTIGINEUX ET IL
PLONGE ! IL VEUT S'ÉVADER MAIS IL
RETOMBE IL S'ENFONCE IL ENSEMECE LA CENORE
IL CONFOND SA PRISON ET SA DÉLIVRANCE
ET LE POINT DE
CHUTE, ORIGINE
UN avenir sans frein ET TOMBEAU
l'enfantement final

PV [OE 1355]

La vérité sur les monstres

Essai de réduction progressive à partir du précédent paragraphe

Réduction 1

Imaginez un gros gland, benêt au col étranglé par un prépuce épais, plissé et boutonné sur le devant, faisant office de gilet. Branché sur cette tête obtuse (deux petits trous pour les yeux), le corps est tout entier formé par deux énormes couilles velues, supportées par de très courtes jambes aux souliers cloutés de fantassin. Auprès de lui son épouse, une sorte de cane, danse une danse élégiaque, inquiétante. Mince tout du long, son corps est décousu de longues ouvertures verticales, qui sont des vulves en chapelet, cependant que ses jambes fines se terminent par un oeil en bec de canard.

[...]

Réduction 5

VAFREPTUSSOU POUSAGIMBULES.

TT [OE 1277]

L'oeuvre plastique du Professeur Froeppel

Dix variations sur une ligne

La Table mise (première esquisse d'une Nature morte).

PF [OE 1222]

Premier mouvement - De quoi s'agit-il ?

B. — Continuons ! Nous en étions à la création, à la joie de créer.

A, volubile avec une sorte de plaisir sauvage. — D'abord des calculs ! À la base de tout, des calculs ! Des mesures. Des masses de mesures. Meticuleuses ! Minutieuses ! Et puis, quand l'ouvrage a pris forme, mille mains avides s'en emparent. On dirait que c'est pour détruire, pour arracher. C'est peut-être vrai : créer, c'est d'abord une sorte de désastre. Comme il s'y entend, l'homme, comme il est à son affaire quand il faut, à la fois, abattre et édifier, tuer et mettre au monde, séparer, piller et rassembler ! La confusion commence : l'ordre souverain est au bout ! Pour le moment le tumulte, le pire désordre ! Les cris ! Les bruits ! Ce que l'on heurte, ce que l'on brise, brûle, submerge ! Et moi au centre de tout : « Calme-toi, calme-toi, sois patient, attends ! Attends, cela va prendre figure !... » Et en effet, vient le moment où l'on distingue quelque chose ! [...]

A, même jeu. — Une rencontre de lignes absolues, une figure, d'abord sans visage... Maintenant, les courbes s'animent, palpitent, respirent ! L'aurore caresse un tendre volume ! Toute cette ombre amassée dans les creux ! Un relief qui accroche la lumière ! Puis une autre. On dirait une planète offrant sa joue au soleil... [...]

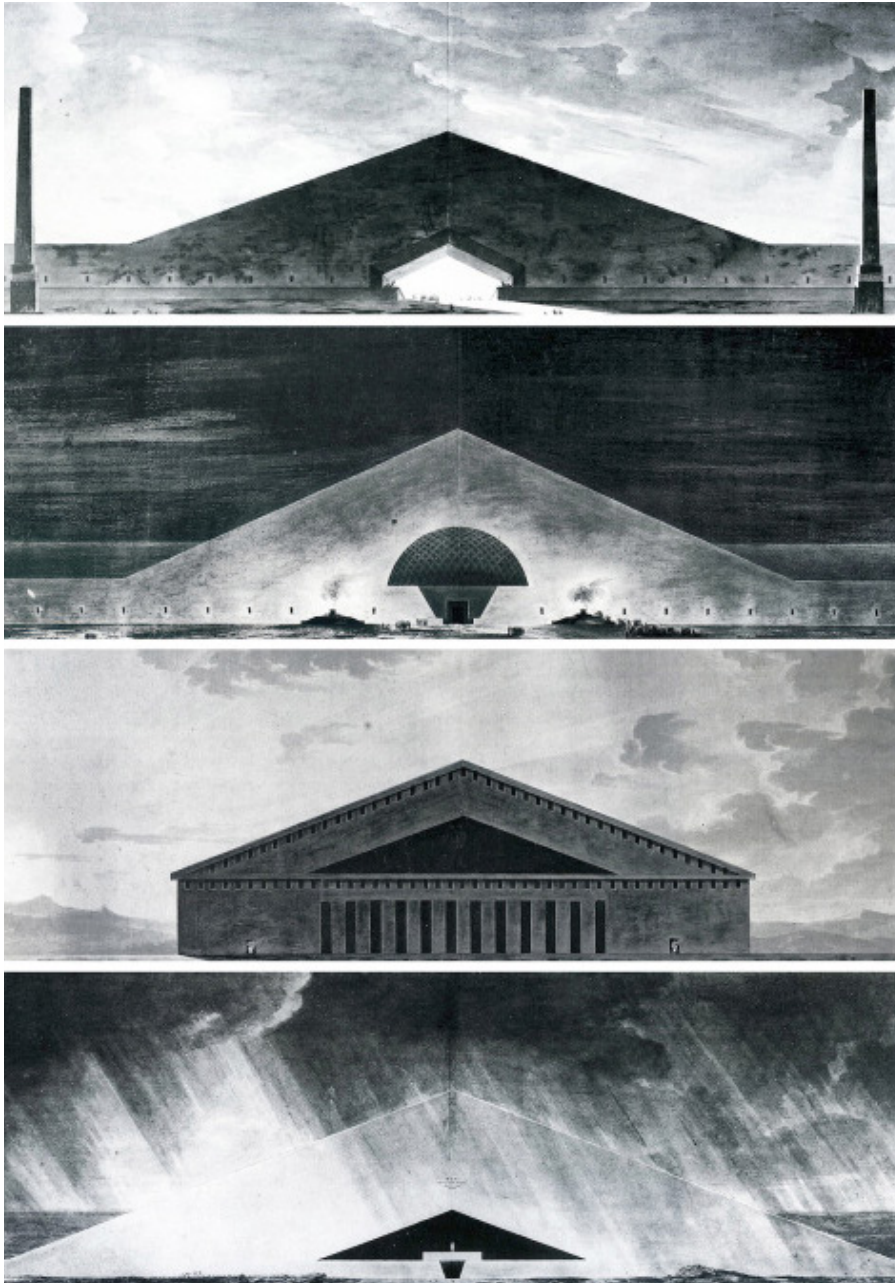
A, même jeu. — L'achèvement est proche. L'ensemble se présente : aisé, habitable, rythmé. Oh ! Les premiers instants, le seuil aimé à peine franchi ! Paupières, volets ! Iris, vitraux ! Jambes, colonnes ! Chapiteaux, chevelure ! Je pénètre dans mon désir ! Je suis le visiteur satisfait et fourbu. L'édifice, mon tombeau, ma volupté !

B, changeant de ton. — Ah ! Cette fois ! Arrêtez-vous !

A, réveillé. — Qu'y a-t-il donc ?

B, haletant un peu. — Enfin ! Voilà ! Enfin, je crois vous avoir compris... cerné ! Bâtitteur ! Architecte ! C'est bien là votre vocation, non ? Tout objet de votre pensée, tout obstacle à votre regards, tout se résout en monument, tout fluide en stabilité, tout rêve en pesanteur ! (Un silence.) Répondez ! Dites que j'ai raison !

SP [OE 1069]



BOULLEE Etienne-Louis_Monuments funéraires_1981-1793

III

LA RUINE

Ou une allégorie de l'architecture-poésie

La Ruine.

La ruine saurait être une allégorie du rapport à l'architecture vécu par Jean Tardieu et Etienne-Louis Boullée. Puisant dans le caractère résolument romantique des deux auteurs, elle n'est finalement qu'un miroir qui renvoie au lecteur son image. Entre le souvenir du révolu et l'espérance de ce qui sera. Aussi, les deux poètes y contemplent-ils le fleuve du temps qui coule.

Les créateurs, eux, se savent devoir lutter contre cette mort annoncée, et s'évertuent à chercher à embrasser la Ruine non comme obsolescence en marche, mais comme condition originelle de l'espace à bâtir. Ils tentent d'échapper au vertige par la digestion continuelle de leur art, cherchant à piéger les parts d'ombre et de lumière qui font l'Espace.

Quelle saurait-être l'Architecture capable au mieux d'incarner cette poésie de l'espace, lieu de la quête d'un réel fuyant cher à Boullée et Tardieu ? La grandeur ambiguë de cette image est évoquée par Boullée en ces termes :

L'image du grand a un tel empire sur nos sens qu'en la supposant horrible elle excite toujours en nous un sentiment d'admiration. Un volcan vomissant la flamme et la mort est une image horriblement belle !

AEA 84

Sous la plume de Boullée, la beauté bicéphale de ce réel, aussi tangible qu'insaisissable, est ici évocatrice du romantisme à venir. Il prépare, avec d'autres, les audaces du vocabulaire de ce courant : *"La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage"*¹, clamera Diderot. Aussi Boullée s'échine-t-il dans ses constructions à tenter de donner forme à ce sentiment pour, par exemple, *"combinaison l'entrée du temple de manière que le spectateur fut atterré par elle"*². Il dit plus loin de ces mêmes temples :

Temples de la mort, votre aspect doit glacer nos coeurs!

AEA 132

Associant par là le beau à une terreur sacrée, il fait écho à la définition du "sublime" de son contemporain Burke : *"Whatever is fitted in any sort to excite ideas of pain and danger, that is to say whatever is in any sort terrible..., is a source of the sublime ; that is, it is productive of the strongest emotion which the mind is capable of feeling"*³. Ce "sublime" utilisé par Boullée tout au long de son essai, s'il évoque une beauté d'ordre supérieur sans avoir encore la connotation actuelle héritée des visions de Burke puis Kant⁴, porte déjà cette idée d'immensité et d'un Homme dépassé :

Poétiquement rendu, le tableau du grand a fait confondre quelquefois le grand avec l'immensité. Que l'on nous peigne l'homme au milieu des mers, ne voyant que le ciel et l'eau : ce spectacle donné à l'homme est vraiment celui de l'immensité. Dans cette position, tout est hors de portée. Il n'y a nul moyen de faire des comparaisons. [...] Errant ainsi dans l'immensité, dans cet abîme d'étendue, l'homme est anéanti par le spectacle extraordinaire d'un espace inconcevable.

AEA 85

Tardieu, lui aussi, à travers la redécouverte assidue des vers d'Hölderlin⁵, trouvera dans le romantisme un écho de son angoisse métaphysique – et de son sentiment d'une communication originelle perdue : *"A nous il échoit / de ne pouvoir reposer nulle part"*⁶. Et pourtant, il n'est pas sans savoir que *"c'est magnifique / d'un sommeil sacré alors / de se relever et du frais de la forêt / se réveillant, c'est maintenant le soir, / D'aller à la rencontre de la lumière la plus douce"*⁷.

Et Boullée d'embrayer sur le type d'architecture le plus à même, à ses yeux, de véhiculer ce double sentiment romantique du sublime :

Il est des sujets en poésie, en peinture comme en architecture, plus ou moins favorables : en architecture par exemple, un théâtre, un cénotaphe, un temple, sont des sujets marqués, par conséquents susceptibles d'être saisis et caractérisés par une main habile.

AEA 118

Ecartant le théâtre, il adoube les monuments funéraires ou cénotaphes :

Descends dans les tombeaux pour y tracer les idées à la lueur pâle et mourante des lampes sépulcrales !

Il est évident que le but qu'on propose, lorsqu'on élève ces sortes de monuments, est de perpétuer la mémoire de ceux auxquels ils sont consacrés.

Il faut donc que ces monuments soient conçus de manière à braver le ravage des temps.

[...]

Cette espèce de production demande plus particulièrement que tout autre la poésie de l'architecture. C'est cette intéressante poésie que j'ai surtout cherché à introduire dans cet ouvrage.

AEA 132-133

Tout "monument" a, comme l'oeuvre de Tardieu et de Boullée, sa part d'ombre. Pris au simple sens de bâtiment, il ne surprendra personne. Mais il cache parfois au profane son but premier : transmettre à la postérité le souvenir d'une personne ou d'un événement; une perpétuation de la mémoire que Boullée n'est pas sans ignorer. Ainsi, l'épigraphe de Ledoux *"Exegi monumentum"*⁸,

emprunté à Horace⁹, transpire-t-il ce double-jeu du monument entre poésie et architecture : le mémorial peut être construit (monument funéraire) ou écrit, mais son essence réside dans cette activité de l'esprit qu'il s'agit de figer.

Tardieu démasque ainsi cette tectonique :

B, haletant un peu. – Enfin ! Voilà ! Enfin, je crois vous avoir compris... cerné ! Bâtitteur ! Architecte ! C'est bien là votre vocation, non ? Tout objet de votre pensée, tout obstacle à votre regards, tout se résout en monument, tout fluide en stabilité, tout rêve en pesanteur ! (Un silence.) Répondez ! Dites que j'ai raison !

De quoi s'agit-il ? - SP [OE 1069]

Il s'agit bien de cette image dynamique que s'applique à rechercher Boullée :

Ce tableau s'agrandissait par mon imagination. J'aperçus alors tout ce qu'il y a de plus sombre dans la nature. Qu'y voyais-je ? La masse des objets se détachant en noir sur une lumière d'une pâleur extrême. La nature semblait s'offrir, en deuil, à mes regards.

AEA 136

Et Boullée de nommer l'architecture correspondante :

[...] il me vint une idée nouvelle : ce fut de présenter l'architecture des ombres.

AEA 135

Et de la revendiquer :

Ce genre d'architecture formé par des ombres est une découverte d'art qui m'appartient.

AEA 79

Cette architecture des ombres trouve un pendant chez Tardieu quand il exprime, en cherchant à transposer son sentiment face à une eau-forte de Morandi¹⁰; son objectif, comme celui de Morandi – et par extension, de Boullée, – semble être le suivant :

[...] mettre au monde quelque chose qui soit capable d'exister, c'est-à-dire (en nous sautant au visage) de rejoindre l'ex-

périence sensible la plus fruste, la plus directe et qui soit en même temps assez riche pour offrir une infinité de « propositions », même incohérentes, à cette quête de l'intelligible que nous considérons, à tort ou à raison, comme une obligation permanente, comme la récompense de tout effort.

Les bouteilles fondantes OJ [OE 997]

Comme ces bouteilles ne s'évanouissant pas par transparence mais par opacité et obscurité, Boullée souhaite :

[...] former enfin par des matières absorbant la lumière le noir tableau de l'architecture des ombres dessiné par l'effet d'ombres encore plus noires.

AEA 78-79

L'allégorie de la ruine, chère aux Romantiques, non pas au sens de la récupération classique que fustigeait Boullée, mais au sens dynamique qui l'habite, pourrait incarner cette recherche d'une architecture indéniablement réelle, palpable, mais qui est aussi le reflet épais de toutes nos projections incessantes de passé et de futur. Ici il n'est nullement question de déliquescence, cette condition de ruine est originaire : "A l'origine arrive la ruine, elle est ce qui lui arrive d'abord, à l'origine. Sans promesse de restauration"¹¹. Pour Derrida, en effet, le monument n'a jamais été intact, et n'est qu'une mémoire exhibée et incomplète.

Ce vertige insoutenable du poète sisyphéen condamné à une quête vaine de l'expression du réel peut le ronger :

Et quand pourrai-je, enfin, las d'avoir tant vécu, comme on dit que fait le scorpion d'Afrique, retourner contre moi-même une plume qu'empoisonne à jamais la souffrance de l'informulé ?

MAD [OE 557]

Mais l'auteur ne doit pas oublier de se raccrocher, à la limite du vide, au chambranle d'une porte ou au claquement des volets¹².

Ce n'est pas qu'un appui spatial – permettant d'échapper au tangible qui nous échappe – que propose toute construction. Ces dernières sont aussi le vecteur et le témoin temporel de notre existence. Héritiers du choc de la catastrophe vécu par Châteaubriand¹³ lors de son retour dans une France en ruine qui annonce un bouleversement du rapport au temps, nous assistons à l'avènement d'un hyperprésentisme que François Hartog décrit

comme un "envahissement de l'horizon par un présent de plus en plus gonflé, hypertrophié"¹⁴. En effet, la ruine n'a aujourd'hui plus le temps d'exister comme espace imaginaire, puisque la ville se transforme alors soit en chantier ou en décombres... La notion même de ruine s'est donc perdue, emportée par un monde où les images se succèdent et s'uniformisent, loin de l'expérience à la fois unique et universelle de la ruine vécue par nos pairs au XIX^{ème} siècle. Les poètes – spécialement architectes – peuvent à travers un discours sur la ruine de leurs oeuvres, proposer une issue à cette angoisse de l'éphémère d'un "présent sans futur qui génère, au jour le jour, le passé et le futur dont il a, jour après jour, besoin, et valorise l'immédiat"¹⁵. Chercher la ruine, ce pourrait être aspirer au réel sans prétendre l'atteindre :

Ici comme là, pas de prétention à l'objectivité. Bien au contraire, la ferme volonté de saisir le décor subjectif que suscite en nous telle image, tel concept ou telle oeuvre. Sans doute, les connaissances, les souvenirs, y jouent leur rôle, mais aussi les sympathies secrètes, les sentiments inexplicables – et ces obscurs courants qui font se joindre et se déposer, au fond de notre esprit, en des concrétions insolites, les sons et les couleurs, les formes et les figures.

Formes et figures VX [OE 518]

Notes

- ¹ DIDEROT Denis, Oeuvres Complètes, Assezat, VII, p.316
- ² AEA 91
- ³ BURKE Edmund, A philosophical Enquiry into the origin of our ideas of the sublime and beautiful, 1761
- ⁴ KANT Emmanuel, Observation sur les sentiments du Beau et du Sublime, 1764
- ⁵ TARDIEU Jean, De la traduction du rythme, L'archipel de Hölderlin, dans Mesures, n° 4, 15 octobre 1935
- ⁶ HÖLDERLIN, Hypérion, 1797
- ⁷ HÖLDERLIN, Rhin, 1803
- ⁸ LEDOUX Claude-Nicolas, L'Architecture considérée sous le rapport de l'art des mœurs et de la législation, Paris, 1804
- ⁹ HORACE, Ode III 30, 44 à 15 av J.C
- ¹⁰ MORANDI Giorgio, Nature morte avec vase et trois bouteilles, 1945
- ¹¹ DERRIDA Jacques, Mémoires d'aveugle, L'autoportrait et autres ruines, Ed : RMN, 1990, p68-69
- ¹² Voir est une ruse [DI]
- ¹³ CHÂTEAUBRIAND (DE) François-René, Mémoires d'outre-tombe, Ed. Penaud Frères, Paris, 1849
- ¹⁴ HARTOG François, Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps, Points Seuil, Paris, 1986 p.156
- ¹⁵ Ibidem, p. 126

Argument

Ces quelques lignes illustrent l'antinomie inhérente et commune à l'expérience humaine et à sa projection dans l'espace. Entre présence et absence, oubli et recherche, permanence et nouveautés, ombre et lumière, c'est la Ruine qui se profile...

Mon théâtre secret

Telle est la loi de mon théâtre : à l'endroit, les villes et les paysages, la terre et le ciel, tout est peint, simulé à merveille. À l'envers, l'artisan de ce monde illusoire est soudain démasqué, car son oeuvre, si ingénieuse soit-elle, révèle par transparence, la misère des matériaux qui lui ont servi à édifier ses innombrables « trompe-l'oeil ». (Souvent je l'ai vu qui gémissait, le pinceau à la main, mêlant ses larmes à des couleurs joyeuses) Pourtant, bien que je sois dans la confiance, je ne saurais dire où est le Vrai, car l'envers et l'endroit sont tous deux les enfants du réel, énigme qui me cerne de toutes parts pour m'enchanter et pour me perdre.

[...]

Adieu ! J'ai trop parlé, mais je suis libre... Je fais ce que je veux avec ce que je crois savoir et ma mémoire fouille sans fin dans le monceau des choses que j'ignore.

Encore quelques enjambées dans cette course haletante vers le secret qui se dérobe (dont j'entends le rire d'enfant, dont je perçois la lueur dansante) et je parviendrai à retrouver, dans ce théâtre d'ombres, ce que peut-être j'ai su dans un autre temps, sous une autre enveloppe et que je cherche sans relâche et que j'ai oublié.

TT [OE 1271]

Une voix sans personne [Introduction]

Le rôle du poète n'est-il pas de donner la vie à ce qui se tait dans l'homme et dans les choses, puis de se perdre au coeur de la Parole ?

Cette parole qu'un peuple d'ombres se transmet d'une rive à l'autre du temps, il semble qu'une seule voix sans fin la porte et la profère.

Elle seule, dépositaire d'un monde de secrets, tire de notre absence une longue mémoire, dessine dans l'espace la figure de l'Homme et prête à nos hasards la forme d'un destin...

Mais peut-être, au delà d'elle-même, si nous prêtons l'oreille avec plus de ferveur, pourrons-nous percevoir l'écho de ce qui n'a même plus de nom dans aucune langue.

Les paroles, alors, qu'elles soient transparentes ou opaques, humbles ou chamarrées d'images, ne contiendront pas plus de sens qu'un souffle sans visage qui résonnerait pour lui-même sur les débris d'un temple ou dans un champ superbement désert depuis toujours ignoré des humains.

Ainsi, qu'il laisse un nom ou devienne anonyme, qu'il ajoute un terme au langage ou qu'il s'éteigne dans un soupir, de toute façon le poète disparaît, trahi par son propre murmure et rien ne reste après lui qu'une voix – sans personne.

VX [OE 488]

Permanence et nouveautés

Certes, dans la mesure où le langage lui-même est le résidu fossilisé d'actes et d'événements qui ont eu lieu, le poète, en se servant des termes et des recettes de ce langage, assume une lourde charge et se trouve automatiquement contraint d'emboîter le pas à ses devanciers. Il dit sa partie dans un défilé chantant. Il dialogue avec des absents et des morts et les mots, dont, pareil à Amphion, il se sert, comme d'autant de pierres enchantées, pour bâtir sa citadelle, sont des coquillages où résonne un océan de murmures engloutis. Mais ce sont là, en quelque sorte, les conditions premières de son rôle, le point de départ qu'il doit admettre pour avoir licence d'aller plus loin. Car, au delà, il y a, devant lui, cette resplendissante nébuleuse du monde qu'il pressent et qu'il cherche – à la fois paradis perdu et promis –, cette figure qui hante ses jours et ses nuits, diverses pour chacun et cependant unique, cette terra incognita, qui lui est pourtant familière : il ne la chercherait pas s'il ne l'avait déjà trouvée...

Paradis perdu ou promis ? – Ce peut être parfois un paradis à jamais perdu, sans espoir de retour. [...] Tout se passe pour beaucoup d'entre nous, comme si l'enfer était inévitablement promis à tous, innocents ou coupables, et non aux seuls « damnés » – ou plutôt comme si la culpabilité et la damnation étaient universelles.

Aussi est-il compréhensible que, poussant encore plus loin ce renversement des valeurs et renonçant à la vaine « évasion » vers des ailleurs pires que notre prison, certains de nos poètes en viennent à parler de la réalité immédiate et des objets de notre vie comme s'il s'agissait de quelque chose qui est sans cesse à atteindre et non qui est donné, qui « va de soi ». Pour ceux-là, le concret, le réel paraissent les choses du monde les plus insolites, les plus inconnues, les plus inépuisables. Si l'« au-delà » est ici-bas, tout est remis en question, et au premier chef, bien entendu, le langage, instrument désormais faussé, incapable, sans une analyse aiguë portant sur les moindres termes, de rendre compte de la richesse et de la complexité de ce qui nous serre de près.

PE [OE 950]

Les bouteilles fondantes

Ce qui est en nous et veut en sortir ressemble alors à un objet posé sur une table – une bouteille par exemple – dont le volume, souligné d'un côté par son ombre, oppose à notre contact une réalité qui semble ne pas aller au-delà d'elle même, cependant que sa présence, éclairée sur une autre face, étonne notre esprit par le simple fait d'être là.

Ici se rencontrent la recherche obstinée du poète et celle du peintre : mettre au monde quelque chose qui soit capable d'exister, c'est-à-dire (en nous sautant au visage) de rejoindre l'expérience sensible la plus fruste, la plus directe et qui soit en même temps assez riche pour offrir une infinité de « propositions », même incohérentes, à cette quête de l'intelligible que nous considérons, à tort ou à raison, comme une obligation permanente, comme la récompense suprême de tout effort.

Je reviens à mes bouteilles. Si je dépouille cette image (commode mais imparfaite comme toutes les métaphores) des principaux traits qu'elle emprunte à la réalité, je peux aussi bien faire naître sous le regard du lecteur ces carafons mystérieux qu'un Morandi a poursuivis, pendant toute sa vie, de sa patience obsessionnelle.

[...]

Dès lors il semble que, dans l'instant créateur du manieur de mots comme dans celui du manieur de tracés et de couleurs, la crête du sens soit ce moment plein de surprises où une oeuvre parvenue à son comble, à sa propre saturation, à sa signification la plus cernée et la plus persuasive, puisse à tout moment basculer dans son contraire, dans ce « double » inversé, dans cet « anti-sens » qu'elle entraîne à sa suite comme une naturelle, nécessaire et contradictoire conséquence.

OJ [OE 997]

Ici c'est ici

Offerte à la nuit qui de toutes parts nous déborde et envahit le jour lui-même à cette nuit qui nous dessine et nous allonge ici toute chose se tient debout sur son ombre entre un envol toujours futur toujours déçu et la chute vertigineuse ici c'est ici que les solitaires qui se cherchent les peuples déchirés les astres volant en éclats se rejoignent et se passent le mot sans le comprendre ici sur le seuil de ce temple au fronton écroulé autrefois résonnant de conseils aujourd'hui plus éloquent encore d'être muet nous savons qu'il n'y a rien à connaître sinon l'enchaînement fatal des questions lancées à tous les murs d'où ne revient que leur écho et que tout est à redouter des ruses de l'espace car ce triomphe à l'horizon étincelant ce gage l'espérance enfoui dès l'origine au fond de notre espèce n'est plus qu'un vaste oubli d'or et de feu où les poussières de la vie et de la mort pareilles aux nombres-tourbillons dans le creuset des machines géantes ont enfin démasqué cet ordre illusoire ce séjour inutile et superbe sans raison condamné à retourner toujours et toujours sur lui-même cendre et brasier fuite et fureur comme une phrase ressassée.

TT [OE 1284]

Formes, figure, mouvement

Il y eut autrefois les Formes pour elles-mêmes – sortes d’armures étincelantes et vides. Volant à de grandes hauteurs. Ayant pour toujours quitté leurs habitants. L’empire des Idées, bien au-delà de nos regards dans le ciel platonicien, déléguait sur la terre l’ombre ternie, le pâle reflet des splendeurs absolues. [...]

... Nous voici maintenant engagés dans une autre fantasmagorie : ce sont les mouvements qui font la forme, la densité, la couleur, la puissance, les sons... Quelque effort que je fasse pour croire à l’ingénue présence de ce qui est là sous mes yeux, je ne peux me défendre d’en mesurer à part moi l’effritement infinitésimal, l’intime et perpétuel bouillonnement. Le vertige est au fond.

Je compare à une fumée le plus solide pot de grès posé sur une table de bois dur. [...] Menacé par les incertitudes du langage symbolique, cet objet que voici est là et il n’est plus là, dans le moment même où mon regard est à la fois frappé par son obstination à être quelque chose et par la révélation de l’univers conjectural, hasardeux et tourbillonnaire dont on me dit que sa substance est composée.

PE [OE 945]

Premier mouvement - De quoi s’agit-il ?

B, de nouveau se parlant à lui-même. – L’oeuvre, c’est cela. L’oeuvre plastique à n’en pas douter. À moins que ce ne soit la scène d’un théâtre ou les deux : une grande stabilité d’où sort la tragédie. Des formes qui pleurent, qui supplient, qui s’agenouillent. Avec ce rire énorme : un soleil de carton !

A, continuant de son côté, comme en rêve. – Je vois un éclair dans la nuit. Là, devant moi, un contour !

B, même jeu. – Un plan, un dessin, une figure voilée...

A, même jeu. – Une rencontre de lignes absolues, une figure, d’abord sans visage... Maintenant, les courbes s’animent, palpitent, respirent ! L’aurore caresse un tendre volume ! Toute cette ombre amassée dans les creux ! Un relief qui accroche la lumière ! Puis une autre. On dirait une planète offrant sa joue au soleil... [...]

A, d’un ton plus rêveur. – Une femme... une femme... Oui, vous avez raison : c’était bien une femme, ce long pays de collines sauvages, couché au bord de la mer, dans l’odeur des résines. La noire mâturation des cyprès, la fumée grise des oliviers, le vent froid et courroucé qui rend la chair glacée comme un marbre, le soleil fou, les vagues violettes ou vert sombre, tout donne à son visage le teint mat, orageux et fier, ces longs yeux qui pleurent dans leur rire. J’adore, sur cette terre, le masque tragique posé d’une façon si parfaite et définitive que, malgré l’ombre remuée par les nuages, il équivaut à la sérénité.

[...]

A. – Je vais à la quête d’un seul et même objet, multiple en apparence, un et un seul en réalité. Il est sans limites. Sans nom. Fluide et solide, présent et absent. Il est et il n’est pas.

SP [OE 1069]

CONCLUSION

Architecture de l'ombre

Pour Jean Tardieu comme pour Boullée, à travers les âges et les disciplines, il semble l'essence des choses réside dans ce que le premier appelle "l'oscillation perpétuelle entre l'intelligence créatrice et la magie du sensible"¹. S'il s'agit pour les deux poètes de ne pas se laisser "anéanti[r] par le spectacle extraordinaire d'un espace inconcevable"², les deux créateurs doivent se frayer un chemin parmi les ombres de la "terre [qui] nous reconforte en offrant un sol dur et divisible à nos inutiles compas"³. Ce va-et-vient sisyphéen entre présence et absence pousse Boullée à ériger l'architecture funéraire⁴ en incarnation bâtie de ce sentiment duel; il pousse aussi Tardieu à célébrer – ou maudire – l'architecture comme le lieu privilégié d'une mort et d'une naissance perpétuelles⁵ des choses. Mais ce dernier, au bord du précipice, manque parfois d'y sombrer :

Je tremble alors en l'écoutant. Ce gouffre évoqué m'appelle – et c'est un gouffre ouvert en deçà de mes pas, en deçà de mes épaules, de mon front, ah!... Ici plus rien ne siffle ni ne chante ni ne sourit, plus rien ne pèse ni ne résiste [...]

Voir est une ruse DI [OE 210]

Et si Tardieu, par un réflexe animal de survie, arrive in extremis à se raccrocher au "chambranle d'une porte"⁶, il évoque les "suprêmes intentions"⁷ de Baudelaire dont d'autres n'ont pas su – ou pu – se délester :

A. – Oui, c'est un suicide volontaire. L'homme a lancé un appel avant de se jeter du haut de la terrasse.

Troisième mouvement - Le Cri SP [OE 1084]

L'architecte et le poète ne peuvent y rester indifférent : il en va de leur responsabilité de comprendre les joies et détresses de l'Homme et de chercher – fût-ce en vain – des solutions. Si Tardieu n'aspirait qu'à aller "vers les hommes et parmi les hommes"⁸, Boullée déclare aussi :

Ce n'est plus comme artiste, c'est comme citoyen que je vais envisager l'architecture.

AEA 149

Aujourd'hui, à la croisée de l'immutabilité révérentielle du cénotaphe pour Newton et de l'espace vertigineux et uniforme qui accouche de ce suicide volontaire, l'Architecture fait face à

un défi d'un genre nouveau. Si depuis des âges reculés, elle sait faire le monument à la mémoire des Hommes qui plus que d'autres ont vécu, ou se faire le théâtre justicier de la mise à mort des âmes égarées, elle doit aujourd'hui proposer des solutions pour abriter ceux qui veulent se donner la mort. A l'aune sublime de l'Homme qui marche en regardant la mort en face, l'architecture a l'occasion d'embrasser plus que jamais sa responsabilité de monument immuable et de lieu de passage évanescent.

En 2016, l'association Exit A.D.M.D. a aidé 216 personnes à se donner la mort⁹ en Suisse. Si elle est pionnière dans cette assistance au suicide, la pratique reste encore très contestée en dehors de la Suisse et par certaines franges de la société civile et religieuse. Le rôle de l'architecte ne sera ici en aucun cas de s'immiscer dans un débat dont il échoit à chacun de donner une réponse. Ce qui le concerne plus, en revanche, est de questionner le rôle que peut prendre l'architecture dans l'accompagnement spatial de l'Homme qui caresse sa ruine.

Notes

¹ Au commencement, sur les parois colorées... [PA]

² AEA 85

³ Argument AC [OE 86]

⁴ AEA 132-133

⁵ Giacometti peintre PT [OE 967]

⁶ Voir est une ruse DI [OE 210]

⁷ BAUDELAIRE, Lettre à Narcisse Ancelle ou "Lettre du suicide", écrite le 30 juin 1845 après une tentative de suicide

⁸ TARDIEU Jean, Carnet datant de 1923

⁹ Statistiques assistances 2016 - <http://www.exit-geneve.ch>

Troisième mouvement - Le Cri

Drammatico

On entend les pas des deux hommes monter un escalier, fouler un sol dallé, puis s'arrêter. Ambiance sonore de plein air. Ils sont sur la terrasse.

A. — Le moment est bien choisi : la fin de l'après-midi, la fin de l'été. Il y a dans ce ciel et dans cet horizon, à la fois toutes les ombres et toutes les lumières.

B. — La première impression est reposante, j'en conviens. Les demeures des hommes semblent peu de chose, au pied des montagnes, au milieu des bois, au bord du golfe... Pourtant...

A. — Allons, pas de restriction ! Ce paysage sauvage n'a guère changé depuis les temps antiques, peut-être même depuis l'âge lointain où l'homme n'était pas encore de ce monde. Si je le veux, je ne vois ici que solitude. Et j'en ai grand besoin, pour supporter ma propre vie.

B. — Comme nous sommes différents ! Après le premier éblouissement devant ce vaste espace, ce qui me frappe, au contraire, c'est que l'homme moderne, méthodique, implacable, pousse en avant son infernale machinerie ! Depuis ma dernière visite, je constate hélas ! le progrès de ce trop fameux « urbanisme » ! Tenez ! En face de nous, de l'autre côté de la vallée, une admirable forêt de pins a été trouée par une cité nouvelle. Elle est affreuse. Une plaie béante !

A. — Je conviens que cette architecture est laide. Mais elle est faite de tours et de terrasses, comme un escalier cyclopéen, surplombant des rochers abrupts. Au moins, je suppose qu'il fait bon vivre dans ces appartements superposés !

B. — Oui, les terrasses sont bâties de telle manière que les habitants ne peuvent se voir les uns les autres. Ce n'est pas si rassurant ! Je penserais plutôt, moi, à un campe de concentration ! Quelque mirador par-ci, par-là... (Ironisant avec tristesse)... mon Dieu, cela pourrait servir, en cas de guerre !

A. — Pourtant ces sortes d'ensembles, on les appelle tous « Cité heureuse », « tour du soleil », « Bonjour silence », que sais-je encore ?

Un temps

B. — Tenez, voilà quelqu'un qui s'avance sur une des plus hautes terrasses !

A. — Je le vois, oui. Un homme en vacances, sans doute ! Ou bien, comme disent les agences de voyage, un « joyeux retraité » !

[...]

B. — Mais voyez ! Voyez ! Il... il... il enjambe la mince rampe de fer ! Bon sang, il faut l'arrêter ! Vite ! Faites quelque chose !

[...]

A. — Oui, c'est un suicide volontaire. L'homme a lancé un appel avant de se jeter du haut de la terrasse.

[...]

SP [OE 1084]

L'enfer à domicile

Dans le secret d'un couloir obscur
au fond d'une glace incertaine
un homme rencontre son image.

Tel il se voit tel il voudrait être,
fier joyeux triomphant
et surtout jeune, ah comme un dieu !

Mais l'image s'efface et se perd
au bruit des tuyaux gémissants
et tout à coup le cœur lui manque :

dans la glace (qui tremble un peu
à chaque voiture qui passe)
paraît un nouvel habitant
lentement lentement se dégageant,
une sorte de chien au dos rond
qui vers le ciel carré de la cour
hurle à la mort et jette un regard plein de larmes.

HO 219

Mémoire morte

Près des lambris dorés des bureaux,
où les corridors filent dans les miroirs sans fin
chaque porte, chaque pilier
cache un tueur qui s'ennuie et qui bâille :
le temps est long et le gage est mince.

Cependant au dehors dans l'ombre des immeubles
plus d'un portail abrite de la pluie
une femme debout brillante comme une vitrine
qui regarde avec des yeux vides.

– Allô ?... – Oui c'est moi !... – Il est temps !...
– Écoutez... Où êtes-vous ?... Où êtes-vous ?...
– Qui parle ?... qui est là ?... Je n'entends pas !...

La mer a roulé par ces avenues :
demain le sable sous le pas des caravanes.
Alors l'archéologue dans les roches confondra nos siècles et
nos jours
et la conque d'un téléphone rouillé
ne lui livrera aucun secret
sur le bourdonnement de nos paroles.

HO [OE 884]

Le futur antérieur

Très jeune, je me suis installé dans mon passé. Non dans un passé réel que je ne pouvais pas encore posséder, mais dans la vision anticipée de mon destin, comme si ma vie s'était déjà déroulée jusqu'au bout, comme si je la contemplais du haut de ma mort, dans la mélancolie du souvenir.

Peu à peu, le vrai passé recouvre cette sorte d'image antérieure, à la façon d'une ombre de nuage épousant les contours et les volumes d'une montagne. Le passé prévu et le passé vécu se rejoignent lentement : la zone encore claire, pressentie, reconnue, acceptée, diminue de jour en jour. Elle n'est qu'une illusion de liberté et de découverte.

Ainsi quand viendra la mort, elle ne trouvera personne : il y a longtemps, très longtemps que j'ai cessé de vivre et que je me contemple avec une infinie tristesse, dans la paix des temps accomplis.

PO 208

Madrépore ou l'architecte imaginaire

Et quand pourrai-je, enfin, las d'avoir tant vécu, comme on dit que fait le scorpion d'Afrique, retourner contre moi-même une plume qu'empoisonne à jamais la souffrance de l'informulé ?

MAD [OE 557]

IMMOBILIER

2

A CÉDER
en toute propriété

SANS LIMITE DE TEMPS

Charmant pavillon
à la campagne
dans parc clos de murs
construction pierre
doubles cloisons chêne
circulation eau de pluie
petit jardin attenant
animé de cloches et chants d'oiseaux
pendant le jour

SILENCE TOTAL LA NUIT

*REGRETS
PERPETUELS*

TARDIEU Jean & PAPART Max_Un lot de joyeuses affiches_1987



BOULLEE Etienne-Louis_Projet de Cénotaphe pour Newton_1795

TABLE DES TITRES [Annexes]

I. HABITER

19, rue de Nevers	IZIS [OE 564]
Accents [Argument]	AC [OE 86]
A tour de rôle	AC [OE 98]
Anti-symboles	PP [OE 480]
Boulevard Arago ou l'opéra des saisons (Le)	MJ [OE 1384]
Ce n'est pas que je te refuse, ô présence...	PA [OE 862]
Ciel ou l'irréalité I (Le)	VX [OE 519]
Citadin (Le)	AC [OE 91]
Créature de la brume	AC [OE 107]
De quoi s'agit-il ?	SP [OE 1202]
Débat sur un mot	DI [OE 211]
Erreur et vérité	MI [OE 1061]
Espace (L')	MA [OE 425]
Golfe d'ombres	MAR 50
Grilles et balcons	AC [OE 94]
Je me suis installé	FO [OE 1186]
(Il ne répond même plus)	JP [OE 274]
Insomnies	DE [OE 239]
Margeries [Avant-propos]	MAR 7
Mon pays des fleuves cachés	PO 211
Mon théâtre secret	TT [OE 1271]
Monde immobile (Le)	VX [OE 502]
Ne pas détruire	DI [OE 212]
Parallèle	MAR 42
Paris ville morte, Ou Les phosphènes	DC [OE 1469]
Paysage (Le)	DE [OE 242]
Pluie de ciel	AC [OE 101]
Pierre et l'écume (La)	OJ [OE 993]
Poursuite	FC [OE 27]
[Prologue]	EF [OE 708]
Sens dans tous les sens (Le)	OJ [OE 983]
Solipsisme	MM [OE 338]
Sous le piège de l'apparence	PA [OE 859]
Suite mineure VIII	TI [OE 144]
Tintoret dans la cours de l'immeuble (Le)	AC [OE 96]
Tours de Trébizonde (Les)	TT [OE 1265]
Trois portes (Les)	DC [OE 1456]
Vérité sur les monstres (La)	TT [OE 1277]
Voir est une ruse	DI [OE 210]
Voix (La)	PO 199

II. PEINDRE

Accents [Argument]	AC [OE 86]
Figures [Argument]	FI [OE 162]
Au commencement, sur les parois colorées...	PA [OE 855]
Cri (Le)	SP [OE 1084]
De quoi s'agit-il ?	SP [OE 1069]
Désert des mots (Le)	SP [OE 1077]
Dialogue entre l'auteur et un visiteur	OJ [OE 999]
Ecriture comme geste (L')	OJ [OE 1013]
Formes et figures	VX [OE 518]
Giacometti peintre	PT [OE 967]
Obturbateur couperet (L')	MI [OE 1057]
Oeuvre plastique du Professeur Froeppel (L')	PF [OE 1222]
Outils posés sur une table	FO [OE 1152]
Permanence et nouveautés	PE [OE 950]
Poèmes à voir	PV [OE 1344]
Poésie et mouvement	PE [OE 950]
Point où tout commence (Le)	PV [OE 1355]
Saurai-je peindre avec des mots ?...	PA [OE 856]
Sens dans tous les sens (Le)	OJ [OE 983]
Sens des lettres que je trace... (Le)	PA [OE 864]
Sens et le silence (Le)	HOL [OE 933]
Sous le piège de l'apparence	PA [OE 859]
Souvenir du réel (Le)	-
Trois visions de l'homme [...]	3 [OE 548]
Vérité de la poésie	VP [OE 181]
Vérité sur les monstres (La)	TT [OE 1277]

III. LA RUINE

Bouteilles fondantes (Les)	OJ [OE 997]
De quoi s'agit-il ?	SP [OE 1069]
Formes, figure, mouvement	PE [OE 945]
Ici c'est ici	TT [OE 1284]
Mon théâtre secret	TT [OE 1271]
Permanence et nouveautés	PE [OE 950]
Voix sans personne [Introduction] (Une)	VX [OE 488]

CONCLUSION

Enfer à domicile (L')	HO 219
Futur antérieur (Le)	PO 208
Madrépore ou l'architecte imaginaire	MAD [OE 557]
Mémoire morte	HO [OE 884]

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages de Jean Tardieu et Etienne-Louis Boullée-cités à la table des abbréviations au début de cet énoncé ne seront pas repris dans la bibliographie. Ne seront ici présentes que les références annexes.

- BAUDELAIRE Charles**, Lettre à Narcisse Ancelle
s.é., s.l., 30 juin 1845
- BLONDEL Jacques-François**, Cours d'architecture,
Ed. Desaint, Paris, 1771 [Leçons de 1750]
- BURKE Edmund**, A philosophical Enquiry into the origin of our
ideas of the sublime and beautiful,
s.é., s.l., 1761
- CHÂTEAUBRIAND (DE) François-René**, Mémoires d'outre-tombe,
Ed. Pénard Frères, Paris, 1849
- DERRIDA Jacques**, Mémoires d'aveugle, L'autoportrait et autres
ruines,
Ed : RMN, Paris, 1990
- DIDEROT Denis**, Oeuvres Complètes,
Ed. Assézat/TOURNEUX (dir.), Paris, 1875-1877 [1713-1784]
- DIDEROT et D'ALEMBERT (dir.)**, L'Encyclopédie ou Dictionnaire
raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers,
Briasson, David, Le Breton, Durand, Paris, 1751-1772
- FONTAINE (DE LA) Jean**, Fables,
Coll. Folio Classique, Ed. Gallimard, 2015 [1668]
- HAMON Philippe**, La hiérarchie : Littérature et architecture,
tout, parties, dominante »
In : BOUDON Philippe (dir.), De l'architecture à l'épi-
stémologie. La question de l'échelle,
Ed. PUF, Paris, 1991
- HAMON Philippe**, Expositions, littérature et architecture au
XIX^{ème} siècle,
Ed. José Corti, Paris, 1989
- HARTOG François**, Régimes d'historicité : Présentisme et
expériences du temps,
Ed. Points Seuil, Paris, 1986
- HÖLDERLIN Friedrich**, Hypérion,
s.é., s.l., 1797
- HÖLDERLIN Friedrich**, Rhin,
s.é., s.l., 1803
- HORACE**, Odes,
s.é., s.l., de 44 à 15 av J.C
- HYPPOLITE Pierre** (Dir.), Littérature et Architecture : lieux et

- objets d'une rencontre,
Dans Revue de Science Humaine n°300, Oct-Dec 2010
Ed. Presses Universitaires du Septentrion, Lille
- JULLIARD Suzanne**, Anthologie de la poésie française,
Ed. de Fallois, Paris, 2002
- KANT Emmanuel**, Observation sur les sentiments du Beau et du
Sublime,
Trad. KEMPF Roger, Ed. Vrin, Paris, 1992 [1764]
- LEDOUX Claude-Nicolas**, L'architecture considérée sous le rap-
port de l'art, des mœurs et de la législation,
Coll. Savoir art, Ed. Hermann, 2014 [1804]
- ONIMUS Jean**, Jean Tardieu, un rire inquiet,
Coll. "Champ Poétique", Ed. Champ Vallon, Seyssel, 1985
- PILES (DE) Roger**, Abrégé de la vie des peintres,
s.é., Paris, 1699
- PONGE Francis**, La rage de l'expression,
Ed. Mermoud, Paris, 1952
- PONGE Francis**, Le parti pris des choses,
Coll. Poésie/Gallimard, Ed. Gallimard, Paris, 2006 [1942]
- REDA Jacques**, Les poètes et la ville. Une anthologie.,
Ed. NRF-Gallimard, Paris, 2006
- RONDEAU Gérard**, Rebeyrolle ou le journal d'un peintre,
Ed. Ides & Calendes, Neuchâtel, 2000
- ROUSSEAU Jean-Jacques**, Essai sur l'origine des langues,
Ed. Gallimard, Paris, 1990 [1781]
- ROUSSEAU Jean-Jacques**, Les Rêveries du promeneur solitaire,
Es. Le livre de poche, Paris, 2001 [1778]
- ROUSSEAU Jean-Jacques**, Oeuvres complètes,
Ed. NRF-Gallimard, Paris, 1969 [1780-1789]
- SULLIVAN Louis-Henri**, Pour un art du gratte-ciel,
Trad. GUILLOUËT Christophe, Ed. ALLIA, Paris, 2015
- TARDIEU J. et VALLOTTON J.-P.**, Causeries devant la fenêtre,
Ed. Pierre-Alain Pingoud, Lausanne, 1988
- VIRGILE**, Enéide
s.é., entre 70 avant J.-C. et 19 avant J.-C
- WATELET et LEVESQUE**, Dictionnaire des arts, de peinture,
sculpture et gravure, t.3,
Ed. Prault, Paris, 1792

L'analogie structurale entre la construction d'une oeuvre littéraire et celle d'un édifice, l'étude rhétorique, stylistique et poétique des diverses modalités de la présence de l'architecture dans la littérature, le développement du métalangage architectural dans le discours critique structuraliste et post-structuraliste notamment, l'usage des références littéraires dans les écrits des architectes, l'analyse des formes de l'argumentation, de la narrativité et de la fiction en architecture ont rendu la pensée de la littérature et de l'architecture indissociables.¹

Une chose au moins est sûre: aucune sémiologie du son, de la couleur, de l'image ne se formulera en sons, en couleurs, en images. Toute sémiologie d'un système non-linguistique doit emprunter le truchement de la langue, ne peut donc exister que par et dans la sémiologie de la langue.²

Il faut rappeler la condition fondamentale de toute sémiologie picturale: l'indissociabilité du visible et du nommable comme source du sens.³

¹ HYPOLITE Pierre (Dir.), *Littérature et Architecture : lieux et objets d'une rencontre*, dans *Revue de Science Humaines* n°300, Oct-Dec 2010, Ed. Presses Universitaires du Septentrion, Lille

² BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale*, II, Sémiologie de la langue, Ed. Gallimard, Paris, 1974 [1969], p. 60

³ MARIN Louis Marin, *Études sémiologiques. Écritures. Peintures*, Paris, Klincksieck, 2003 [1971], p. 23.